qu'on lui adressa. Il indique par signes qu'il a la bouche desséchée. Alors un appelé Khidach fait apporter du lait et du beurre; on les mêle, on les chausse ensemble et on en sait boire à l'étranger qui dit ensuite : " Hind m'envoie vous avertir de vous tenir sur vos gardes... » La tribu se rassemble; on prend les armes. Les Amirides arrivent et trouvent les Béni Nahd à cheval. On se bat, les Amirides sont encore vaincus et défaits. C'est alors qu'Abd Allah sils de Adjlan dit ces vers :

« Mes yeux sont de plus en plus fatigués de larmes et épuisés. Quoi! est-ce le souci qui m'accable, ou bien

mes yeux sont-ils malades?

« Eh! n'est-ce donc pas la douleur de voir que la demeure de Hind est disparue, effacée comme les vieux livres yéméniques aux pages jadis émaillées de couleurs?

« En comtemplant tous les jours la place de cette demeure, je me rappelle ma chère Hind et ses belles compagnes, jeunes comme elle, à la vertu inattaquable, à la sierté noble et imposante.

« Celle qui pleure la perte de celui qu'elle a vivement aimé, qui, au souvenir de son ami, ne saurait

interrompre ses sonpirs,

« Non, celle-là ne verse pas de plus abondantes larmes que je n'en versai le jour où, dès l'aurore, le chameau de Hind l'emporta et la déroba à mes regards.

« Mais qui racontera à ma chère Hind comment nous avons traité les Amirides, après que nous fut arrivé l'en-

voyé qu'elle nous a expédié.

« Ils nous disaient ces Amirides, d'un ton d'ironie: « Nous aimons à venir vous voir, à venir saluer vos parages, à vous visiter en amis. »

« Et nous, nous leur dîmes : « Jamais ne sléchiront devant vous les fortes hampes de nos lances si souvent

abreuvées dans le sang de nos ennemis. »

- « Puis soudain, nos coursiers hennirent au milieu de nos adversaires, et nos sabres dégouttèrent de sang sous la forêt de leurs lances.
- « Partout les chevaux gémissaient de souffrance sous les coups, et penchaient la tête sous les traits qui les accablaient.
- « Les cavaliers ennemis tombèrent abattus sur la plaine d'Akrab, et les hyènes et les vautours les traînèrent au loin pour les dévorer.
- « Toi, Abou l-Haddjådj, annonce à tes Amirides mes paroles et nos menaces; va, cherche les tous pour leur en donner nouvelle.
- « C'est toi qui as empêché la paix, du jour que tu marchas contre nous; c'est toi qui de tes deux mains ourdis cette trame d'injustice et de mal, et qui la paras de couleurs menteuses.
- « Goûtez bien maintenant le fruit amer de cette haine qui vous poussa contre notre tribu, le jour où vous saviez qu'elle était sans défense. »

Cependant l'amour d'Abd Allah le consumait, l'épuisait. Ses vers rappelaient sans cesse son bonheur passé; il disait :

- « Allez à ma chère Hind, allez lui porter ma pensée. Hind est loin de moi; mon âme est anéantie depuis le jour où mon amie a emporté sa tente.
- « Hélas! qu'il y a longtemps que j'ai vu Hind faire ses pieuses stations autour de (la statue du dieu) Dawar! Que j'étais heureux de l'admirer dans la foule en prières!
- « Tu brillais alors, ô ma bien-aimée, au milieu de tes rivales à la marche coquette, au pas fier et gracieux comme celui du katâ, et plus gracieux encore.
- broyant pour leur miswaf (1) de suaves parfums, avaient

  (1) Le miswaf paraît être un petit vase où l'on mettait les odeurs et les parfums de toilette.

ajusté devant le miroir leur parure embaumée du muscle plus sin.

- « Hind, par pudeur, en suivant la foule, me parlait du geste et du regard; elle n'osait s'arrêter près de moi aux yeux de la tribu.
- « Mais elle me dit : « Eloigne-toi, mon ami ; j'ai été frappée par un jaloux cruel ; il m'outragerait encore, s'il me voyait avec toi. »

Abd Allah passait ses jours dans la tristesse; il soupirait, il appelait Hind. Il répétait ces deux vers qui sont devenus une cantilène publique:

- « Mes longues douleurs m'épuisent. Mais le bonheur me revient quand j'entends parler de Hind, ma jolie gazelle à la noble origine,
- « Au beau visage blanc comme le pur croissant de la lune, beau comme la face de nos statues d'or. »

Abd Allah, vaincu par son amour, résolut de braver tous les dangers pour aller retrouver sa bien-aimée. Sans rien dire à son père, il se met en route, arrive chez les Amirides. Il cherche la tente de Hind, il approche. Il voit Hind assise près de la flaque d'eau qui était devant la tente. A quelque distance de là, le mari abreuvait ses chameaux en éloignant les chameaux étrangers. Hind aperçoit Abd Allah; celui-ci s'élance de sa chamelle... Ils courent dans les bras l'un de l'autre; ils se pressent; leurs larmes coulent; leurs paroles brûlantes et en désordre se confondent; leurs soupirs se mêlent; ils sont ivres d'amour; ils tombent et meurent ensemble. L'époux de Hind accourt... Ils avaient cessé de vivre.

Single Lines of the Contract o

of about 1996 of the 1970 and the Control of the State of

and the state of t

### LE POÈTE MOURAKKICH L'ANCIEN.

#### ARIETTE.

- « Femmes ravissantes, de leur chevelure s'exhalait le musc le plus suave, leur face était un brillant disque d'or, les extrémités de leurs doigts avaient la couleur du henné.
- Voilà! leurs demeures sont détruites, et les ruines n'en sont plus que comme des signes incertains d'ornements que le calam (à écrire) a tracés en parures sur le cuir.
- « Non, je ne suis point de ceux qui, par nature, s'en vont divulgant les secrets des autres, et dévoilant ce qu'ils devraient cacher. »

Ces vers de Mourakkich l'ancien, étaient passés dans les chants publics.

Mourakkich l'ancien, était oncle de Mourakkich lè jeune; et tous deux étaient de la tribu des Béni Bekr. La tribu des Bekrides était, d'origine, sœur d'une autre tribu non moins puissante, celle des Tarlabides ou Béni Tarleb. Tous habitaient de préférence le Tihâmah. Une immense fraction de la tribu des Tarlabides émigra, alla planter ses tentes dans le désert à l'Est du littoral de la Syrie et embrassa le christianisme.

Les deux Mourakkich étaient des personnages les plus distingués, et leur courage, leur prudente habileté, leur infatigable acharnement contre les ennemis de leur tribu méritèrent à tous deux une haute considération. Nous avons parlé précédemment de Mourakkich le jeune. Voici la légende de Mourakkich l'ancien, telle que la raconte l'Arânî; c'est un des petits drames touchants de notre répertoire légendaire.

Mourakkich, encore très jeune, s'éprit d'amour pour Asmâ fille de Aûf son oncle et un des plus valeureux cavaliers des Bekrîdes. Ce fut Aûf qui, par sa vigoureuse contenance, força ses contribules à vaincre les Tarlabides à la journée de Kidah.

Mourakkich demanda à son oncle de lui fiancer Asmâ. Mais Mourakkich était trop jeune, et surtout était trop pauvre. « Je te donnerai ma fille, répondit Aûf, quand tu auras mis à ton nom quelque éclat, quelque relief, et quand tu auras su t'acquérir une certaine aisance, une fortune convenable. » Il fallut céder. Notre jeune poète se rendit chez un roi d'une autre tribu, y resta assez longtemps, fit des vers à l'éloge du roi arabe et pour cela reçut de magnifiques présents.

Aûf, dans sa tribu, vivait pauvrement. Un Arabe des Mourâdides ou Béni Mourâd, tribu de l'Yémen, vint demander Asmâ en mariage et offrit en don nuptial un troupeau de cent chameaux. L'accord fut conclu, le mariage fut fait, et le Mouràdide s'en alla avec sa jeune épouse.

Assez longtemps après, Mourakkich revint. Ses frères furent informés de son retour prochain et convinrent de dire au poète qu'Asmâ n'existait plus. Ils égorgèrent un bélier, en mangèrent la chair, en enveloppèrent ensuite les os dans un suaire, les enterrèrent et dressèrent un tombeau par-dessus.

Mourakkich arrive. On lui dit qu'Asmâ a cessé de vivre; on lui en montre la tombe... Et le poète allait fréquentes fois pleurer sur les restes de son amante. Un jour qu'il était couché par terre, enveloppé tout entier dans son taûb ou grand manteau, les deux fils d'un de ses frères se mirent à jouer aux osselets (1), à quelques pas de lui. Ils se querellèrent, et l'un d'eux vint à dire : « Cet osselet est à moi; c'est celui que m'a donné mon père quand on a tué et enterré le bélier, et qu'on a dit à Mourakkich, en lui montrant le lieu où on

<sup>(1)</sup> Il paraît qu'à ce jeu on rangeait les osselets en ligne, et qu'on lançait un autre osselet ou une petite pierre, dans le but de rompre la ligne.

l'avait enfoui: « Voilà où est déposée Asmâ. » Notre poète était gravement malade. Mais dès qu'il entend les paroles de son neveu, il sort la tête et la dégage de son taûb, appelle l'enfant, le questionne, et apprend qu'Asmâ n'est pas morte, qu'elle est mariée à un Mourâdide.

Mourakkich rentre chez lui. Il fait venir sa servante; elle était femme d'un Okalide ou Arabe des Béni Okail, qui était au service du poète. Mourakkich ordonne à cette femme d'appeler son mari et de lui faire seller aussitôt des chameaux, pour aller tous les trois ensemble à la recherche du Mourâdide... On part. La maladie du poète s'aggrave en route; il ne peut bientôt plus supporter la marche du chameau. On descend; on s'abrite dans une caverne à peu de distance de Nedjrân. Ils étaient alors sur le territoire des Béni Mourâd. Mourakkich semblait presque mourant. Il entend l'Okalide dire à sa femme : « Laisse-le là ; il va expirer. Ici, nous risquons de périr bientôt de faim et d'épuisement. Veux-tu me suivre? si non, je t'abandenne, je pars. » Et la femme pleurait.

Mourakkich savait écrire; il avait appris, ainsi que son frère Harmalah, d'un chrétien de la ville de Hirah, auquel il avait été confié par son père. Mourakkich, après avoir entendu les paroles de son serviteur, tira à soi la selle de son chameau, et y traça, sur le dossier, les vers suivants :

- « O mes deux compagnons, restez près de moi, ne vous hâtez pas de partir. Me quitter sitôt! ce n'est pas ce que vous m'aviez promis.
- « Bientôt la mort va me séparer de vous; pourquoi vous presser ainsi avant qu'elle ne m'arrive?
- « Voyageurs étrangers, qui allez visiter la terre bénie de l'Aroûd (le territoire sacré de la Mekke et de Médine), portez à mes frères Anas et Harmalah ces paroles :
- « Lait de Dieu pour vous et pour votre père! Ne laissez pas impuni le lâche Okalide; qu'il périsse!

pour ses deux serviteurs un importun fardeau,

« Et que loin des tentes des Doubeyïah (branche des Bekrides) ils ont abandonné son cadavre en pâture aux lions? »

L'Okalide part avec sa femme. Ils arrivent à la tribu du poète et disent à ses frères qu'il est mort. Mais Harmalah, en examinant la selle de Mourakkich, aperçoit les vers tracés sur le dossier. Il les lit; puis il appelle les deux serviteurs, les questionne, les menace et leur ordonne de lui déclarer la vérité. Ils racontent tout et indiquent l'endroit où ils ont laissé Mourakkich. Harmalah les fait mettre à mort. Ensuite il part à la recherche de son frère. Il arrive à la caverne; nulle trace de rien. Il va s'informer partout de ce qu'est devenu Mourakkich; il apprend que le poète était demeuré dans la caverne jusqu'à ce qu'un jour vinrent près de lui des troupeaux, puis un berger.

Et le berger avait dit au poète : « Qui es-tu? Que fais-tu là? — Je suis de la tribu des Béni Doubeyïah; et toi, qui es-tu? — Moi, je suis des Béni Mourâd. — Pour qui fais-tu paître ces troupeaux? — Pour Karn el-Razâl (corne de gazelle, c'est-à-dire Soleil levant.) » C'était le mari d'Asmâ. Mourakkich ajoute aussitôt : « Pourrais-tu voir Asmâ et lui parler? — Non; jamais je n'approche d'Asmâ. Mais, chaque soir, une esclave vient au troupeau; je lui trais une chèvre, et l'esclave emporte le lait à sa maîtresse. — Alors, prends cet anneau; tu le mettras ce soir dans le lait; si Asmâ voit l'anneau, elle le reconnaîtra. Rends-moi ce service, et je te donnerai une récompense comme jamais berger n'en aura eu.»

Au soir, l'esclave vient avec un vase. Le berger trait le lait et y dépose l'anneau. L'esclave s'en retourne... Elle présente le lait à Asmâ qui, selon son habitude, en laisse s'abaisser l'écume, et ensuite le boit. L'anneau vient toucher et s'ar-

réter aux dents d'Asmà. Elle le prend, l'examine à la lumière et le reconnaît. « D'où vient cet anneau? dit-elle à l'esclave. - Je ne sais pas. » Asmâ envoie de suite appeler son mari qui était à une montagne des environs de Nedjrân. Karn el-Razâl arrive tout troublé. « Pourquoi m'as-tu fait appeler? dit-il à Asmâ. — Fais venir à l'instant le berger qui garde tes troupeaux. » Quand il est venu : « Demande lui, dit Asmâ à son mari, comment il a eu l'anneau que voilà. » Karn el-Razâl sort, et il interroge le pâtre, qui lui dit : « Je l'ai eu d'un étranger que j'ai trouvé à la grotte de Djaban, et qui m'a dit : « Dépose cet anneau dans le lait que doit boire Asmâ. » Et pour cela une récompense m'a été promise. Du reste, j'ignore quel est cet homme. Je l'ai laissé presque mort. Karn el-Razâl rentre. « Qu'est-ce que c'est que cet anneau? demande-t-il à Asmâ. — C'est l'anneau de Mourakkich. Va, va vite, cours le trouver, porte-lui secours. »

Karn el-Razâl saute à cheval, fait monter Asmâ sur un autre coursier, et tous deux se mettent aussitôt en route. Vers le milieu de la nuit, ils arrivent à la grotte de Djabân. A la vue d'Asmâ, le poète se ramine; et déguisant le nom d'Asmâ sous un nom étranger et sous l'allégorie de jeunes beautés, il adresse à sa cousine de tendres reproches dans ces vers qu'il articule d'une voix faible et tremblante :

- "L'image de ma chère Soleïma m'a visité cette nuit; elle m'a éveillé, et tout dormait autour de moi.
- « Je réfléchissais alors à mon malheur, et ma pensée se portait aux lieux éloignés qu'habitent sa famille et la mienne.
- « Mais voilà que tout à coup, de loin, mon œil crut voir un seu étincelant dont la slamme était jusqu'à El-Artâ.
- « Alentour étaient de jeunes filles comme d'élégantes antilopes à la gorge blanche, comme de jolies gazelles à la blanche poitrine, accroupies auprès du feu.

« A leur peau brillante et soyeuse on devinait que les peines de la vie ne les avaient point effleurées; heureuses auprès des tentes, elles n'avaient jamais eu à chercher de lointains pâturages.

« Elles allaient, venaient ensemble, d'un pas tranquille et lent, parées de vêtements aux couleurs safranées et de bourd brillants (ou manteaux de l'Yémen).

« Elles habitent nos tribus, et moi je suis loin d'elles. Nos promesses et nos serments d'amour, tout est donc perdu!

« Ah! pourquoi leur suis-je resté fidèle, puisqu'elles ont failli à mes espérances? Pourquoi suis-je devenu leur victime, leur victime infortunée, moi qui jamais n'ai pensé à les affliger?

« Que de fois, avec ces vierges sémillantes, aux joues fines et légères, à la chevelure en longs flots, au cou ravissant,

« Vierges à la bouche humide et distillant une salive enivrante, aux lèvres fraîches et limpides,

« Que de fois, jeune et ardent, j'ai passé avec elles des jours de délices! Que de fois aussi mes nobles chamelles et mes vers sont allés à elles!

« Femmes d'amour et de bonheur! Quand je les eus perdues, mon cœur toujours recherchait leurs traces. » Et après, le poète expira; Asmâ était près de lui... Il fut inhumé sur le territoire des Béni Mourâd.

Mourakkich l'ancien ne laissa pas seulement des poésies érotiques. Voici quelques vers d'une autre expression et qui furent composés après le succès d'une expédition qu'il dirigea contre les Tarlabides, sur les terres de Nedjrân. Le poète et ses compagnons d'armes avaient réduit leurs ennemis à demander merci et leur avaient enlevé nombre de chameaux et de prisonniers.

- a Il m'était venu nouvelle que ces Amirides allaient tomber sur nous; et la nouvelle se vérifia.
- « Les Béni Radjm marchaient avec eux; et toute cette foule brillait sous les armes comme l'éclat des astres avant l'aube du jour.
- « C'étaient, de toutes parts, des chevaux en laisse, bondissant dans l'ombre de la nuit, de superbes alezans à longue taille, à l'étoile au front.
- Et nous voyons soudain les scintillations des cimiers sur les têtes des cavaliers.
- « Je pars contre eux... Un moment après je revenais déjà ; ils étaient vaincus ; je revenais presque avant d'y avoir pensé.
- Et cependant que de cadavres j'avais taillés de mon sabre, et tous cadavres de nobles seigneurs! je ne faisais que lancer et ramener mon coursier.
- « Combien n'en laissâmes-nous pas à Nedjrân, la face ruisselante de sang, le front roulant dans la poussière! »

# ORWAH ET AFRA.

Toujours la pauvreté est l'empêchement de tant de mariages! grâce aux calculs intéressés et personnels des parents qui oublient qu'ils ne sont pas les amants qu'ils tourmentent. Deux cœurs tendres s'aiment, dès les temps de l'enfance; ce sont presque Paul et Virginie. Notre héros, à nous Arabes, s'appelle Orwah, et notre héroïne est Afrâ sa cousine.

Orwah était poète; toujours des poètes, nous en trouvons partout. L'Arabie en fourmillait; femmes poètes et hommes poètes, gazelles, lionnes et lions du désert. On n'a de notre héros d'amour que les vers que lui inspira sa belle, aimante

et aimable cousine; vers naïfs et candides, lais tout saccadés de plaintes, doléances d'un cœur qu'à toute heure abreuve la tristesse comme une amère coloquinte. Plusieurs des vers d'Orwah sont passés dans les chants publics. Ainsi, les neuf vers que je présente ici sous le titre d'ariette, ont fourni trois thèmes à trois musiciens et chanteurs; les quatre premiers vers formaient une ariette ou cantilène; les cinquième, sixième et neuvième en formaient une autre; les trois derniers en formaient une. Une autre cantilène encore avait trois vers.

#### ARIETTE.

- « Oui, le jour où j'étais à Bostres avec ma chamelle, elle et moi intimes compagnons de voyage, nous étions cependant en lutte de désir.
- « Bonne chamelle (lui disais-je), eh! si tu emportais sur le dos ce que j'ai d'amour (pour Afrâ), avec tout ce que tu as de désir (de revoir ta tribu), tu boiterais, ce serait trop lourd fardeau pour tes jambes.
- « O vous, couple heureux de corbeaux qui avez votre nid d'amour au coin le plus secret de ma demeure, dites-moi, est-ce parce que ma chère Afrâ s'est éloignée de vous, que vous criez vos cris plaintifs?
- « Si ce que ces plaintes semblent m'annoncer de son départ est vrai, oh! alors, tenez! emportez ma chair dans votre aire, et mangez, mangez-là (je ne veux plus de la vie).
- « Le monde ne saura pas quelle aura été ma mort, et les autres oiseaux ne pourront dévorer ce que vous aurez laissé dans votre gîte. (Nul ne saura ce que je suis devenu et je ne serai pas la pâture des oiseaux de proie. Seuls vous saurez mon sort.)

J'avais promis large récompense, pour ma guérison, au savant docteur de l'Yamâmah, à ceux de Hidjrân; science impuissante!

Et cependant ils n'ont ménagé aucune ressource de leur science, aucune adjuration, aucune évocation; ils

ont tout épuisé;

Que le bon Dieu te guérisse! me dirent-ils; nous te le jurons, nous n'avons en main rien qui puisse alléger ce qui t'oppresse la poitrine.

« Il me semble qu'à mon cœur un blond kata (1) soit suspendu par son aile frémissante, tant mon cœur pal-

pite et bondit (d'amour). »

#### CANTILÈNE.

« Ce que j'ai enduré pour Afrà excède mes forces, affaisserait les montagnes le plus solidement assises.

« O mon Dieu! toi seul peux me soutenir sous le fardeau des souffrances dont mon amour pour Afrâ m'accable depuis si longtemps.

Il me semble qu'à mon cœur un blond kata soit suspendu par son aile frémissante, tant mon cœur palpite

et bondit d'amour.

Orwah était de la tribu des Hizâmides ou Béni Hizâm, sous-tribu des Béni Ozrah. Il fut un des martyrs de l'amour; l'amour l'a tué.

Hizâm en mourant laissa son fils Orwah en bas âge. Orwah resta sous la tutelle de son oncle paternel Ikâl fils de Mouhâdjir. Ikâl avait une fille à peu près du même âge

<sup>(1)</sup> Le kata est le ganga, ou tetrao el-chata, la perdrix rousse, perdrix blonde du désert; l'espèce dite ptéroclès par Temminck.

qu'Orwah. Les deux enfants jouaient, vivaient énsemble, ne se quittaient point; innocents et simples comme on l'est à leur âge, ils s'aimèrent l'un l'autre, s'aimèrent de tout leur cœur. Ikâl voyant la naïve et mutuelle tendresse de ces enfants, disait déjà à Orwah: « Sois tranquille, prends dès à présent augure d'espérance, va; Afrâ sera ta compagne, sera ta femme, s'il plaît à Dieu. »

Le temps passa; Afrâ devint nubile; Orwah devint homme. Un jour, il va trouver une tante paternelle à lui; c'était Hind fille de Mouhâdjir. En conversant il arriva à lui dire: « Chère tante, depuis longtemps je voudrais bien te dire quelque chose..., mais je n'ose pas ; tu m'imposes. Jusqu'à cette heure, je ne t'ai pas ouvert mon secret, tant j'étais inquiet; j'ai le cœur serré; j'ai les bras dans les entraves de la crainte. La chère tante comprit ce que voulait dire le jeune neveu. Elle alla de suite trouver son frère Ikâl. « Mon frère, dit-elle, je viens te parler d'une affaire toute particulière, à laquelle je serais heureuse que tu consentisses. Dieu te récompensera de ta bonne action; il s'agit de resserrer des liens de parenté, c'est une question de famille que je te veux proposer. - Voyons, ma sœur, dit Ikâl; voyons, parle; quoi que tu me puisses demander, je te l'accorde à l'avance. — Promets-moi de marier Orwah ton neveu, avec ta fille Afrâ; fiance ces deux enfants l'un à l'autre. — Je n'ai absolument rien à objecter à ta demande, ma sœur, et mon neveu n'est pas homme dont on puisse répugner à accepter l'alliance. Quant à moi en particulier, je n'ai rien qui m'éloigne de lui, ou qui m'engage à contrarier ses désirs. Il n'y a qu'une chose contre lui, c'est qu'il ne possède rien; et puis, je ne vois pas de motif si grand à précipiter ce mariage. »

La tante apporta le résultat de son message à Orwah. Le jeune amoureux trouva dans la réponse de son oncle, bien qu'elle fut ambiguë et vague, de quoi calmer un peu ses sou-

cis d'amour, de quoi se leurrer d'espérance, presque se tranquilliser.

Mais la mère d'Afrà était plus âpre, plus revêche à traiter que son mari; elle voulait un gendre qui fut dans l'aisance, un gendre riche. Orwah avait les qualités qui font le relief d'un homme, il était beau; c'était là sa seule richesse. Arrivé à l'âge d'être marié, il apprend qu'un Arabe de sa tribu, un homme de richesse, de fortune, d'aisance, demande la main d'Afrà. A cette nouvelle, Orwah se trouble; agité et effrayé il court chez son oncle, et sans autre préambule: « Cher oncle, dit-il d'une voix tremblante, tu sais bien quels sont mes droits d'après tes promesses; tu sais bien à quel degré je te suis parent; je suis ton enfant; j'ai été élevé dans ton sein; tu as eu soin de ma vie; auprès de toi a été mon bonheur; je viens d'apprendre qu'un de mes contribules demande la main d'Afrà; si tu acceptes cette demande, tu me frappes à mort, tu verses mon sang. Je t'en supplie au nom du ciel, au nom de notre parenté, au nom des espérances que tu m'as données! » Ikâl fut touché jusqu'au fond de l'âme. Il s'attendrit. « Mon sils, dit-il, malheureusement tu es sans fortune; et nous, notre fortune est à peu près comme la tienne. Moi, je ne veux accorder ma fille qu'à toi, à toi et pas à d'autre. Mais sa mère, sa mère refuse obstinément de la marier; elle veut une dot, et une riche dot. Vois, mon garçon; cherche, trouve un expédient; prie le ciel de te venir en aide, de t'envoyer quelque fortune. »

Orwah ne sut que répondre. Il alla chez la mère d'Afrâ, la supplia, la conjura, s'efforça de la fléchir. La mère fut inexorable, resta insensible à toutes les prières; elle ne voulut s'engager à rien avant qu'il eût la dot qu'elle exigeait et avant que, comme mère, elle eût reçu la part ou moitié qu'elle voulait de cette dot. Orwah dut céder. Il promit à la mère de la satisfaire; il comprit que ni parenté, ni autre raison que ce

fût au monde, ne lui servirait de rien, que ce qu'il fallait c'était une dot nuptiale, telle qu'on la lui indiquait et demandait.

Orwah se retira désolé. Il réfléchit... et il résolut d'aller trouver un riche cousin qu'il avait à Ray, en Syrie. Mais avant de se mettre en route, il communiqua son projet à son oncle Ikâl et à la mère d'Afrâ. On approuva le projet, et on lui promit de ne rien décider, ni rien faire, quant aux fiançailles d'Afrâ, avant qu'il ne fût de retour. La nuit qui précéda le départ, le pauvre amoureux la passa à gémir, à soupirer, à souffrir.

La tribu de l'oncle dont il se proposait d'invoquer la générosité, n'était pas très éloignée. Orwah partit avec deux compagnons de voyage. Pendant tout le trajet, Orwah demeura silencieux, triste, consterné, confondu; ses deux compagnons lui parlaient, et il ne comprenait pas, il n'entendait rien. Sa pensée était uniquement à Afrâ, son esprit était auprès d'Afrâ; il fallait répéter et répéter encore les paroles avant qu'il y prêtât quelque attention. On arriva; on fut présenté; on fut bien accueilli. Orwah conta son malheur, ses angoisses, son désespoir au cher oncle, dépeignit la position et le dénûment dans lesquels il était, le motif enfin qui l'amenait. L'oncle satisfit aux désirs de son neveu, lui donna un vêtement et un cadeau de cent chameaux. Après quelques jours forcés de repos et de fêtes, Orwah repartit, heureux, plein de joie.

Mais pendant son absence, un Arabe de Syrie, un individu qui, esclave d'abord ou prisonnier, avait fini par être attaché à la suite des chérifs ou nobles Omeïiades (Ommiades), vint dans la tribu de Ikâl. Cet étranger étonna, éblouit par sa générosité; dès son arrivée il égorgea des chameaux, distribua des présents, régala la foule; cè fut grande joie, grande admiration; il était riche. Par hasard il planta sa tente aux environs de celle d'Ikâl. Le riche étranger aperçut Afrâ, fut émerveillé, et de suite la demanda en mariage. Ikâl s'excusa

de ne pouvoir accorder cette demande : « J'ai promis, dit-il, ma fille à un neveu à moi ; je l'ai mise au nom de mon neveu que j'aime à l'égal de ma fille ; elle ne devra appartenir à d'autre qu'à mon neveu. — Je parviendrais peut-être à te faire prononcer en ma faveur, si je t'offrais une très riche dot! — Non, non, je ne veux pas ; je n'en saurais accepter. »

L'étranger s'adressa alors directement à la mère, en gagna les bonnes grâces par des promesses généreuses, par des largesses, par la prodigalité de ses offres; il anima et échauffa la cupidité et la vanité de cette femme par les richesses qu'il proposa en dot nuptiale. La mère céda; elle engagea sa parole.

Puis, elle vient parler à son mari, discuter l'à-propos de ce mariage. Elle s'approche d'Ikâl, prend un air de le consulter, de se concerter avec lui. « D'ailleurs, dit-elle, abordant le point vif de la question, qu'y a-t-il donc de si désirable, de si avantageux dans l'alliance d'Orwah pour tenir ainsi, à cause de lui, ma fille en charte privée, pour la lui réserver à lui, uniquement, à l'exclusion de qui que ce soit. La richesse vient frapper à la porte de ma fille; et tu ne sais si Orwah est encore en vie, ou s'il est mort, ou seulement s'il reparaîtra riche ou pauvre. Tu sacrifies ta fille; tu la frustres d'une fortune présente, toute prête, d'une belle et riche aisance. » La mère continua ses réflexions, ses instances, poursuivant toujours la même idée, tant et si bien que l'oncle Ikâl se laissa persuader et finit par répondre : « Eh bien! si cet étranger, ce nouveau prétendant persiste à demander ma fille, je la lui accorde. » La mère profitant de cette disposition envoie de suite dire à l'étranger : « Reviens à la charge, redemande à Ikâl sa fille.

Le lendemain le prétendant égorge nombre de chameaux, donne grand festin, fait force cadeaux et présents, rassemble toute la famille d'Ikâl à son banquet, et, bien entendu, Ikâl avec les autres. Quand on a bien festoyé, à la fin du repas, l'étranger ramène la conversation sur le mariage qu'il a sollicité, renouvelle la demande, et Ikâl donne son consentement, fiance sa fille et conclut l'union. La dot nuptiale fut livrée aussitôt; et Afrà fut conduite à son mari sans même qu'il fût venu la recevoir à la demeure d'Ikâl. Afrà désolée, se soumit à la volonté de son père et de sa mère; mais elle exprima ses regrets et sa peine dans une longue kacîdeh où se trouve ce vers:

« Cher Orwah! ô! tes contribules ont outragé une promesse sacrée, jurée au nom de Dieu, et ils ont tourné à la perfidie. »

A la nuit suivante, le mariage fut consommé. L'étranger resta encore trois jours à la tribu; ensuite de quoi il partit et emmena la jeune épouse en Syrie. Aussitôt après, Ikâl se rendit à un vieux tombeau, le débarrassa, le nettoya, le restaura, et il recommanda à toute la sous-tribu dont il faisait partie de garder sous le secret ce qui s'était passé et de ne pas dire qu'Afrâ était mariée.

Quelques jours s'écoulèrent; Orwah reparut avec son troupeau de chameaux. Ikâl affecta une douleur profonde, et annonça à son neveu la mort inattendue d'Afrâ, et même le conduisit au tombeau de cette enfant. Orwah crut au trépas de sa bien-aimée, de sa belle fiancée. Pendant plusieurs jours, il alla sur la tombe, inondé de larmes, perdu de douleur, abîmé de désespoir. Enfin une jeune fille de la tribu eut pitié des souffrances du malheureux amant; elle lui découvrit le secret, lui apprit de quelle basse trahison il était victime. Orwah remercie de tout son cœur cette bonne fille. De suite il quitte la tribu, prépare un chameau de voyage, se munit de provisions, prend ce qu'il lui faut pour les dépenses du trajet et part se dirigeant du côté de la Syrie. Il arrive, il cherche; il s'informe du lieu de résidence de l'étranger qui lui

a ravi Afrâ. On satisfait à ses demandes, on le guide même à la demeure de son homme. Il a hâte d'y arriver, de rencontrer celui dont il poursuit la trace. Il s'annonce et se donne comme descendant des antiques familles et tribus d'Adnân, mais sans nommer, sans même indiquer la tribu des Béni Ozrah.

Orwah fut reçu d'abord et traité avec honneur, accueilliavec les prévenances les plus empressées. Il laissa passer plusieurs jours, gardant son incognito. On s'habitua bien vite à sa présence; on se comporta à son égard avec plus de simplicité, d'aisance, de familiarité. Enfin il s'adresse à une jeune esclave d'Afrà: « Serais-tu assez bonne, ma fille, dit-il à cette esclave, pour me prêter la main dans un petit projet ? — Volontiers, répond-elle. — Donne mon anneau, que voilà, à ta maîtresse. — O quelle mauvaise action tu médites-là! C'est indigne de toi! N'as-tu pas honte d'une telle idée? » Orwah n'insista pas; il garda le silence un moment. S'adressant de nouveau à la jeune esclave: « Mais, dit-il, ne te formalise point; je n'ai aucune mauvaise intention. Je te déclare sur ma foi que ta maîtresse est ma cousine; et l'attachement qui unit nos cœurs est au-delà de toute limite. Pour personne au monde nous n'en pourrions avoir un semblable. Sois sans crainte, va, prends cet anneau et tu le jetteras demain matin, sans rien dire, dans le vase de lait de ta maîtresse. Si elle trouve étrange et se plaint de voir cet anneau, dis tout simplement ceci: « Ce matin votre hôte aura bu de ce lait avant toi, et il y aura laissé tomber son anneau sans s'en apercevoir. » L'esclave n'opposa plus de résistance; elle consentit à ce qu'Orwah lui demandait.

Le matin suivant, Afrâ but son lait, vit l'anneau, le reconnut, et, par une inspiration brusque et subite, fit entendre un court soupir de surprise : « Dieu! s'écria-t-elle tout à coup, dis-moi, ma fille, dis-moi la vérité, d'où vient cet anneau. »

CONTRACTOR OF THE PARTY OF THE

L'esclave raconta l'affaire.

Le mari était absent. Lorsqu'il rentra, Afrà lui dit : « Saistu quel est ton hôte, quel est ce jeune homme que tu as accueilli? — Oui; c'est un tel fils d'un tel. » Et le mari répéta la filiation que lui avait indiquée Orwah. — « Non; répondit Afrà; non; ce n'est pas cela; ton hôte, c'est Orwah sils de Hizâm; c'est mon cousin; il t'a caché son véritable nom; il a cru convenable de ne pas se faire connaître à toi. - Ma chère amie, je comprends parfaitement la délicatesse de ton cousin, et je ne le blâme point de sa conduite. » Sur ces entrefaites arrive un cousin du mari; il vient d'apprendre l'aventure; il entre tout en émoi, et : « Tu laisses ainsi, ditil à son cousin, cet animal, ce chien-là qui est venu se faire héberger ici, chez vous, pour vous déshonorer! — De qui veux-tu parler? — Comment, de qui je veux parler! Mais de cet Orwah, de cet Ozride, de ton hôte que tu as la. - En vérité! C'est Orwah que tu qualifies si bien? Mais c'est toi, par Dieu! qui es l'animal, le chien; Orwah est un homme de cœur, un homme d'honneur, et de plus il est notre parent. Je prétends qu'il soit respecté, honoré ici comme il le mérite. » Le cousin ne répliqua mot.

Le mari fit appeler Orwah, le fit entrer auprès de lui; lui reprocha avec douceur d'avoir gardé l'incognito auprès d'eux tous, puis ajouta: « Mais tout cela est peu de chose, sois le bienvenu parmi nous; mets-toi ici à ton aise; notre demeure est la tienne. Je t'en prie, au nom du ciel, ne nous quitte plus désormais. » Et le mari sortit avec son cousin, laissant Orwah s'entretenir avec Afrà. Toutefois, le mari ordonna à une domestique de se tenir, mais sans être vue, à portée d'entendre tout ce qu'ils se diraient, et de lui raconter ensuite exactement ce qu'elle aurait entendu.

Les deux amants restèrent seuls, en tête-à-tête. Ils se contèrent, se répétèrent les peines, les souffrances qu'ils avaient endurées depuis leur séparation. Ce furent longues plaintes,

longues douleurs que leurs récits. Orwah pleurait des larmes de seu. Afrà lui présenta un peu de vin, le pria de boire quelques gorgées afin qu'il se réconfortât; Orwah refusa. « Chère amie, dit-il, je te le jure, jamais rien de défendu ne m'a souillé, ne m'a séduit et ne m'a entraîné à faillir, depuis que je suis homme. Si j'avais jamais songé à me permettre ce qui est défendu, ô ma chère Afrâ, c'est auprès de toi que j'aurais oublié mes devoirs, que j'aurais succombé. O chère Afrâ, tu étais les délices et le bonheur promis à ma vie, et tu as disparu pour moi; va! je disparaîtrai, moi aussi; car je ne puis pas vivre sans toi. Ton mari m'a comblé de bontés; homme de cœur et d'âme, il m'honore comme un frère; oh non! je ne sais comment lui témoigner ma reconnaissance; il m'impose par sa grandeur d'âme. Maintenant qu'il sait qui je suis, qu'il connaît notre degré de parenté, je ne dois plus rester ici. Chère Afrâ, je sens que je n'ai plus la force de vivre. » Afrà pleurait; Orwah pleurait. Enfin il la quitta.

Le mari revint; la servante lui conta ce qui s'était passé entre ces deux désespérés. Puis il entra auprès d'Afrâ: « Mon amie, lui dit-il, retiens auprès de nous ton cousin, dissuade-le de partir. — Rien, rien ne l'empêchera de s'éloigner de nous. Je te le jure par Dieu, il a trop de noblesse dans l'âme, il a trop le sentiment des convenances; après ce qui a eu lieu entre vous, il ne restera pas. » Le mari alors appela Orwah et lui dit: « Mon ami, consulte ta conscience, aie consiance en Dieu; ne t'abandonne pas aux coups de la douleur. Je sais ton histoire; je sais ton amour pour ta cousine; je sais aussi que si tu pars d'ici, tu meurs de chagrin. Reste auprès de nous, reste ; je ne t'empêcherai jamais de voir Afrâ, de t'entretenir avec elle; tu auras avec nous un allégement à ta peine. Je ferai bien plus encore; si tu le veux, même, je me séparerai d'Afrà; je te la laisserai et tu l'épouseras. » Orwah, étonné de tant de générosité, se confondit en actions de gràces, en éloges. « Certes, ajouta-t-il, tout mon souci, la préoccupation de tous mes instants, était de posséder Afrà; aujourd'hui, j'ai renoncé à toute espérance et je me résigne à mon malheur. Qui n'a plus à espérer arrive à se consoler, à calmer sa pensée. Et puis je me ferai une vie occupée; je me distrairai aux soins des chameaux dont mon cousin m'a fait présent. Oui, je dois partir d'ici; il me faut retourner à ma tribu. Si je trouve en moi assez de forces pour veiller à ce que je possède, pour le gouverner et le faire fructifier, pour vivre loin d'Afrà, je resterai; sinon, je reviendrai ici, auprès de vous, je reviendrai vous voir, jusqu'à ce que la Providence décide comme elle voudra de ma destinée. »

On respecta la résolution d'Orwah; on lui prépara des provisions; on le combla de politesses; on l'accompagna jusqu'à une distance assez grande; enfin il quitta son monde et prit le chemin de sa tribu avec ses deux compagnons de voyage. Dans le trajet, déjà ses forces s'affaiblirent, il se sentit troublé, ébloui; il s'évanouissait, il défaillait, les palpitations l'étouffaient. A chaque fois qu'un vertige, un éblouissement s'annonçait en lui, il se couvrait la face d'un voile qui avait appartenu à Afrâ et qu'elle avait ajouté aux objets et provisions de voyage; et à chaque fois Orwah revenait aussitôt à soi-même.

A une halte, il se rencontra avec Ibn Makhoûl, le docteur du Yamâmah. Le docteur le voyant, s'arrêta, s'assit près de lui, et lui dit : « Qu'y a-t-il donc en toi ? Que signifie cet état de trouble ? Est-ce un simple affaiblissement, ou bien est-ce folie qui te bouleverse l'esprit ? — Pourquoi cette question ? reprit Orwah. Te connais-tu aux grandes douleurs humaines ? — Oui, certes, je les connais. — Eh bien, écoute, » dit-il, et il improvise les vers que voici :

« Va! ce n'est ni affaiblissement qui m'épuise, ni

folie qui me trouble. Ce que c'est, mon ami, c'est la perfidie de mon oncle qui me tue.

« Je le dis au savant du Yamâmah : « Guéris-moi, guéris-moi ; certes, si tu parviens à me guérir, tu es le médecin par excellence. »

» Mon cœur, hélas! est abîmé, brisé, comme si le

brûlait le fer ardent du médecin.

Depuis le jour, malheureux Orwah! où tu fus séparé d'Afrà, qui ne fut ni assez loin de toi, ni assez près, pour que tu pusses te leurrer d'espérance,

Depuis ce jour où je partis à sa recherche, j'allais sans que nul me poursuivît, sans avoir devant moi mes amours; rien alors ne me tourmentait. (J'allais simplement pour retrouver celle que j'aime toujours.)

« Chère Afrâ, je te le jure, je garde ton souvenir à jamais, tant que soufflera le vent de l'aurore, tant qu'après lui souffleront les vents du Midi.

« A chaque fois que ton nom, ô ma bien-aimée, frappe mon oreille, un brisement subit se glisse en moi, dans mes chairs, dans mes os, et je succombe à la défaillance. »

Puis s'adressant à ses deux compagnons de voyage, tous deux Halilides ou Arabes des Béni Halil, fragment de la grande tribu des Béni Amir, il conte ses tristesses qu'il exprime dans les vers suivants :

Mes deux amis, enfants des hautes familles de Halîl, de la noble tribu des Amirides de Sanâ, rapprochez-vous de moi maintenant, et écoutez-moi.

Ne répugnez pas à m'accorder un bienfait dont la mémoire restera en réserve dans mon âme ; accordez-le moi ce bienfait, malgré la douleur que vous cause aujourd'hui mon abattement.

« Allez consoler Afrà; car vous aussi, demain peut-

être, vous connaîtrez ce que c'est que voir ce qu'on aime s'échapper et disparaître.

- « Mes amis, vous me prêchez d'oublier ma chère Afrà; malheureuses paroles que les vôtres! Savez-vous sur qui, sur quoi, devant qui vient s'élever votre blâme? (Sur Afrà, sur mon amour, devant moi!)
- « Sur qui! Sur celle pour laquelle je donnerais mon sang, si je l'apercevais dans le danger, sur celle qui, si elle m'apercevait en péril, donnerait son sang pour moi.
- « Et moi! oh! si vous me dépouilliez de mon dernier vêtement, vous verriez, mes jeunes amis, comment mon amour pour Afrâ m'a consumé;
- « Vous me verriez à peine quelques chairs appauvries, des os épuisés, un cœur où sans cesse palpite la souffrance.
- "Chère Afrâ! elle m'a laissé si malade que je ne comprends plus ceux qui me parlent, ni ce que je leur dis, ni ce qu'ils me répondent.
- « J'avais promis large récompense, pour ma guérison, au savant docteur du Yamâmah, à celui du Hidjrân; science impuissante!
- « Et cependant ils n'ont ménagé aucune ressource de leur science, aucun breuvage dont ils ne m'aient abreuvé.
- « De leurs affusions ils m'ont pendant un temps arrosé la face; puis vaincus, ils ont pris subitement leur départ avec les visiteurs qui étaient près de moi.
- « Que le bon Dieu te guérisse! m'ont-ils dit; nous le jurons, nous n'avons en main rien qui puisse alléger ce qui te pèse sur la poitrine.
  - « Affreuses tortures qui me consument pour mon

Afrà! Il me semble que des fers de lances me percent le cœur, me déchirent les entrailles.

« Je l'aime, cette belle fille de ma tribu; oh oui! je l'aime, quoique éloignée de moi; partout je suis près d'elle, bien qu'elle ne soit pas près de moi.

Ibn Makhoûl vit qu'il avait affaire avec un malade incurable, et le quitta.

Orwah partit et regagna sa tribu... Il s'affaiblit, dessécha de douleur... Il avait des sœurs, une tante maternelle, sa grand'mère; toutes s'efforçaient de le consoler, le sermonaient, l'encourageaient; rien n'avait prise sur lui. On appela Abou Kohaïlah Ryâh, réfugié chez les Béni Bakîlah; c'était le médecin des pays du Hidjr. Il traita, médicamenta le pauvre amoureux; rien n'eut succès.

Souvent Orwah se rendait à un abreuvoir où jadis étaient venus boire les chameaux d'Afrâ; l'infortuné s'appliquait, se collait la poitrine contre l'auge; et là, il se désolait, il étouffait de sanglots. On lui disait alors : « Orwah, de la modération! vois donc! tu es toi-même l'artisan de ta mort. Songes-y, c'est offenser Dieu. » Le martyr n'écoutait ni remontrance, ni consolation.

Ibn Abbâs, neveu de Mahomet, était en dévotion au mont sacré d'Arafah, près de la Mekke. Ibn Abbâs vit venir à lui plusieurs jeunes gens qui portaient un jeune homme décharné, desséché, n'ayant plus que l'ombre de soi-même. « Neveu de notre saint Prophète, dirent-ils, prie Dieu qu'il ait pitié de ce malheureux et le guérisse. — Qu'a-t-il ce jeune homme? demanda Ibn Abbâs? — Voici, » répliqua Orwah, et il dit ces deux vers :

« Ce que j'ai : le seu des soussfrances a allumé dans mon sein une ardeur brûlante à laquelle un ami risquerait presque de sondre.

" Eh quoi! je vous le dis, je sens les restes de la vie

expirer dans mes entrailles endolories; et les chamelles laitières sont encore vers la porte de ma tente. (Je ne meurs pas de misère.)

— Cet homme-là est un martyr de l'amour, dit Ibn Abbâs. Qui est-il? — C'est Orwah fils de Hizâm, » répondit-on. Et toute la soirée et à la prière du soir, Ibn Abbâs demanda à Dieu de le préserver du malheur qui avait frappé le jeune Ozride.

Une autre fois on portait Orwah et on lui faisait faire ainsi plusieurs tournées pieuses autour du sanctuaire de la Mekke; car par tous les moyens on cherchait à obtenir la guérison du malheureux poète. Un Mekkois appelé Khâridjah s'approcha de lui et lui dit : « Qui es-tu, jeune homme? — Je suis celui qui a dit (ces vers) :

- « Quoi, chaque jour, tu regardes du côté du pays où est Afrà, et tes deux pupilles sont noyées de larmes.
- « Vous qui me portez, ici, autour de la maison sainte, portez-moi plutôt chez les gens de Raûha où est celle que j'aime, et laissez-moi chez eux.
- Encore, jeune homme, dis-moi encore quelque chose de tes vers. Non, répliqua-t-il vivement, non, pas même une lettre. » Le Mekkois eut pitié du malheureux et n'insista pas.
- "Un jour, dit un légendaire, je passais sur le territoire des Béni Ozrah. J'aperçus une femme qui portait, à ce qu'il me sembla d'abord, un enfant, mais un enfant qui me paraissait être trop grand, trop volumineux pour être ainsi porté. Je regardais d'un œil étonné, j'examinais. Cette femme se dirigeait de mon côté... Et voilà que ce prétendu enfant avait de la barbe. J'appelle la femme ; elle s'approche, et : « Bonne femme, lui dis-je, que portes-tu donc là? As-tu oui parler de Orwah? me répliqua-t-elle. Certainement. Eh bien, le voilà ; c'est Orwah, lui-même. Tu es Orwah?

demandai-je aussitôt à l'individu. — Oui, je suis Orwah, » me répondit-il d'une voix plaintive. Et les yeux lui ruisse-laient de larmes, lui tournaient dans la tête. Il ajouta : « Et c'est moi, moi malheureux, qui ai dit :

- « J'avais promis large récompense, pour ma guérison, au savant docteur du Yamâmah, à celui du Hidjrân.
- Et ils m'avaient répété : « Oui, tu guériras, au complet. » Et tout-à-coup ils ont pris leur départ avec les visiteurs qui étaient près de moi.
- « Afrâ était mon seul bonheur dans ce monde, était tout ce que j'aimais ; elle a dû s'éloigner de moi, elle n'ose plus revenir à celui qui l'aime. »

Une année après, un appelé Béchir fut chargé de distribuer les aumônes aux pauvres des tribus et entre autres à ceux des Béni Ozrah. « Lorsque j'eus fini, a dit Béchir, je partis. Je remarquai une tente isolée et un peu éloignée des autres. Je tournai vers cette tente. En avant de l'entrée, j'aperçus un homme couché; derrière lui se tenait une vieille femme, accroupie, appuyée au pied de la tente. Je saluai cet homme, en lui adressant les paroles du salut ordinaire. L'inconnu me répondit d'une voix accablée, presque éteinte. « Qu'as-tu donc, mon ami? lui demandai-je. — Hélas!

"Il me semble qu'à mon cœur un blond kata soit suspendu par son aile frémissante, tant palpite et bondit mon cœur. »

Il murmura encore quelques-uns de ses vers; puis, il tira une lente aspiration, après laquelle il rendit un profond soupir; dans ce soupir était son âme. Alors je dis à la vieille: « Bonne femme, qu'est-il pour toi, ce jeune homme? — C'est mon fils, me répondit-elle tristement. — Je crois qu'il meurt. — Oh oui! je le crois. » Elle se lève, regarde la face de son fils: « Mon Dieu! s'écrie-t-elle, Dieu de Mahomet! mon fils n'est plus. — Servante du Seigneur, dis-je à cette pauvre

mère, qui est cet homme? — Orwah le fils de Hizâm, et je suis sa mère. — Que lui est-il donc survenu pour qu'il tombât en pareil épuisement? — L'amour, oui, l'amour l'a tué. Depuis un an, ô Dieu! je ne l'ai pas entendu prononcer une parole, pousser un simple inn, excepté aujourd'hui; aujourd'hui seulement, il s'est tourné la face de mon côté et m'à dit (ces deux vers):

« Que celles de mes sœurs qui dans leurs longs regrets me pleureront, me pleurent dès aujourd'hui; aujourd'hui je vois la main de la mort me saisir,

« Qu'elles me laissent entendre de leurs sanglots; car je ne les entendrai plus lorsqu'aux yeux de tous les épaules de mes amis me porteront au tombeau. »

Ces paroles de mon fils, continua la vieille mère, arrivèrent jusqu'à ces sœurs; soudain elles sont accourues, pâles comme les blanches doumiah (1); et elles déchiraient leurs vêtements; de leurs mains elles se frappaient la face; leurs larmes inondaient leurs joues; entends encore leurs gémissements, les accents de leur douleur. » Je demeurai péniblement ému, touché de cette affliction profonde. Je rendis à Orwah les derniers devoirs; je le lavai; je l'ensevelis; je récitai les prières des morts et je l'accompagnai jusqu'à sa sépulture. »

Afrâ apprit bien vite qu'Orwah était mort. Elle éclata en sanglots; dans l'exaltation de la douleur, elle s'accusait d'ingratitude, d'irrésolution; et elle dit ces vers:

« Oui, hommes de la caravane qui si vite avez accouru, malheur! malheur! Sont-elles donc vraies vos tristes paroles qui annoncent la mort d'Orwah?

« Oh! qu'après toi, nul jeune homme ne trouve plus les plaisirs de l'amour! Que nul ne reparaisse plus de ceux qui se sont éloignés! (Nul ne saura aimer comme Orwah.)

<sup>(1)</sup> Tout à l'heure j'indiquerai ce que signifie cette comparaison.

« Dites, répétez même à toute femme enceinte: « Va! ne désire plus le retour de celui que tu aimes. (Il ne sait pas aimer comme Orwah.) » Qu'elle ne trouve plus de joie à penser au fils qu'elle a dans son sein. (Il n'y a plus d'amour après Orwah.) »

Afrà entra chez son mari et lui dit : « Toi qui es à moi, tu connais ce qu'a été la vie de mon cousin, ce qu'il a enduré de peines et de souffrances. Je te jure devant Dieu que jamais je n'ai vu dans Orwah qu'un homme de bien, un cœur pur et honnête. C'est pour moi, à cause de moi qu'il est mort : je dois le pleurer et remplir à son intention les cérémonies du deuil. — Mon amie, fais comme il te plaira. » Afrâ se retira... La douleur l'accablait, la brisait. Par instants, elle répétait les vers que nous venons de citer, et puis elle fondait en larmes ; elle ne put supporter un fardeau aussi lourd; elle ne survécut que trois jours à Orwah; le quatrième jour elle expira.

#### XXV

Quelques réflexions et explications. — Presque égalité de la femme et du mari. — Du terme de famille : toi qui es à moi. — Les doumiah ou statuettes d'ivoire.

Voilà comme on mourait d'amour autrefois, chez les Arabes. Un poète, notre ami, avait bien raison de dire :

On épuise son cœur, on use ses paupières.
On mourait desséché, brûlé, consumé. On ne se jetait pas à la Seine; on ne se suicidait ni par l'eau, ni par le charbon, ni par le fer. Le suicide effectif, violent, était inconnu. On mourait, tout bonnement. C'était un martyre.

J'allais oublier que j'ai promis quelques mots d'explication, à propos de ce que signifie : « Pâles comme les blanches doumiah, » et de cette interpellation : « Toi qui es à moi. »

Aux premiers temps de l'Islamisme, les formes des relations familiales de la vie avaient encore leurs caractères primitifs. Afrà ne dit pas : Mon mari, mon époux, mon maître, comme on le dit depuis. Cette manière était encore alors trop humble, trop humiliée; la femme avait conservé de l'importance et de la dignité; elle allait encore presque l'égale de l'homme, ou du moins elle ne le considérait pas comme son maître, comme son souverain. Le mari appartenait à la femme autant que la femme appartenait au mari; aujourd'hui le dogme et la pratique ont, en matière d'union matrimoniale, biffé, cancellé la première moitié de cette phrase, ont par conséquent faussé la balance des sexes, abrogé l'équilibre des éléments générateurs de la famille. Avant l'islamisme, personne n'avait proclamé dans le désert, la supériorité d'Adam sur Eve, ai la grande faute de la première semme; on ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam. Un épilogueur, dans sa critique religieuse, mais torse, n'avait pas encore dit aux Arabes ces deux vers d'une galanterie assez équivoque :

- « La femme est faite d'une côte, et une côte est courbe; qui voudrait la redresser, la casserait.
- « La femme n'a-t-elle pas en même temps et la force et la faiblesse de l'amour? Et n'est-ce pas merveille que de voir la force réunie à la faiblesse? »

Les doumiah étaient des figurines en ivoire, généralement très petites, que les Arabes antéislamiques achetaient des commerçants de la Syrie et de la Judée. Ces figurines ou statuettes étaient très recherchées surtout par les femmes et servaient comme curiosités, ornements, parures, amulettes. L'islamisme éminemment et essentiellement iconoclaste, a condamné sans pitié aux brasiers de la géhenne la statue et le statuaire, a accusé, réprouvé et frappé de mort l'art des Phidias et l'a convaincu d'être l'insolent et impotent rival du créateur. Par là, l'esprit si poétique des Arabes a été déshé-

rité de la poésie picturale et sculpturale. Les doumiah ont donc dû devenir et sont devenues tout-à-coup une œuvre criminelle, une possession irréligieuse, coupable, et n'ont plus pu voyager en Arabie. Mais longtemps encore après l'instauration de la religion nouvelle, le langage conserva l'expression métaphorique qui comparait les belles et blanches jeunes filles à ces belles et blanches figurines d'ivoire dont on n'avait plus que le souvenir. Par extension, on assimilait aussi la pâteur au blanc de cet ivoire taillé, modelé en figures. Cette comparaison devait être encore dans le langage le plus ordinaire, dans les conversations les plus simples; car, en la circonstance où nous la trouvons employée, il est bien permis de croire que la mère de l'amoureux moribond ne pensa guère à rechercher du luxe d'éloquence ou de rhétorique.

Du reste, cette légende de notre martyr témoigne d'une grande sévérité morale, d'une probité scrupuleuse et correcte chez les deux amants. Le tête-à-tête que leur octroya le mari, demeura sans reproche. D'autre part, ce fut un procédé presque ingénieux d'éprouver ce qu'il y avait à espérer de la vertu des deux amants. Car les amants trouvent toujours l'instant ou l'heure de la rencontre qu'ils désirent; rien ne harcèle comme l'amour; il ne manque jamais son siége, quelle que soit la place forte, et surtout quand les deux partis intéressés et jamais ennemis, sont d'accord. Comment ne pas emporter la forteresse quand assiégeants et assiégés s'entendent pour qu'elle soit prise? La conversation intime d'Afrà et d'Orwah tranquillisa, rassura le mari, et il avait raison; car, je l'ai entendu dire très sérieusement et plus que naïvement, en circonstance analogue, « il ne se passa entre eux que le plus profond respect. » Néanmoins, Orwah se força à partir, et il sit bien, à son point de vue; on ne sait pas ce qui serait arrivé. Afrà était la vertu même; mais dans ses regrets il éclate quelque chose d'incontenu qui aurait pu, à la longue,

la dompter, l'entraîner à une chute. « L'esprit est fort, mais la chair est faible. » Je dirais plutôt : « L'esprit est faible et la chair est forte. » L'amour aussi, d'après le mot plus ou moins vrai et plus ou moins complet de Chamfort, est une sympathie de la peau. Cela, avons-nous déjà dit, est assez souvent vrai. Cette sympathie est une autre sorte d'amour; celui-là ne tue pas à la manière de l'autre. Mais sympathie de la peau et sympathie du cœur font un amour dangereux, aux yeux de ce que l'on nomme le devoir. En cette position, Orwah eut donc raison de s'en aller; c'était le plus sûr moyen de ne pas succomber à la tentation.

#### XXVI

DATE OF THE STATE OF THE STATE

Des amours extra-conjugales. — Le poète Amr fils de Kamiah est provoqué et résiste. — Son oncle Marthad.

Les amours du désert avaient leurs retenues, leurs puretés, même dans les plus puissantes exaltations de la passion. Cela ne veut pas dire que chez les Arabes, même dans les plus hautes familles, il n'y avait que très rarement des excentricités, des infractions. Il y a toujours et partout bien des jours où l'amour ne suit pas la raison, ne peut pas réussir à observer ce qu'on appelle le devoir. Les rois arabes, eux-mêmes, ont eu aussi, dans ce genre, leurs déboires; ils se sont vengés, ils ont tué le séducteur ou le séduit. Et qu'est-ce que cela répare? Qu'est-ce que cela efface? Y a-t-il rien de plus brutal et de plus indécapitable qu'un fait accompli ? Mais l'exemple! s'écrie-t-on, l'exemple de la correction! Qui cela a-t-il corrigé? Y a-t-il donc aujourd'hui moins d'infidélités conjugales qu'autrefois? Y a-t-il moins de femmes qui regardent doux? Y a-t-il moins d'hommes qui attaquent? Tout le monde peut

résister à la plus chaude tentation. C'est difficile, mais c'est possible. Demandez-le aux femmes elles-mêmes. Les hommes sont moins forts qu'elles à la brèche.

D'autre part la résistance à une femme n'est pas toujours exempte de périls. Il y a longtemps que Joseph et la femme de Putiphar l'ont démontré. Une femme qui se rend ou qui attaque veut être prise. Les Arabes savaient et savent toutes ces choses-là, et bien d'autres encore de ce long chapitre; pour trancher la question, ils ont bâti le harem et mis à la face de leurs femmes un voile perpétuel et qui commence à être plus transparent ou moins austère et moins couvrant, chez les constantinopolitaines. A présent, non pas autrefois, le plus admirable éloge qu'on croit faire de la vertu et du mérite d'une femme, après sa mort, est l'analogue parfait de ce qu'on écrivait jadis sur la tombe de l'honnête dame romaine :

## Domi mansit, Lanam fecit.

Amr, le poète, fils de Kamiäh, [fut tenté par une parente et résista. Ce fut pure probité; et Amr n'était pas plus insensible que les meilleurs courtiseurs aux entraînements amoureux. C'est de lui qu'est cette cantatille où il s'interpelle luimême :

- Ta belle Amâmah venait autrefois te trouver; mais elle ne fait plus que s'informer de toi; ce n'est plus qu'une ombre qui visite une ombre.
- Son ombre arrive auprès de moi à l'heure où Amâmah arrivait; et ombre, elle me refuse tout, excepté de partir le matin.
- Ombre chérie, elle me prodigue ses douces paroles d'amour, bien plus que n'oserait Amâmah; oh! si c'était Amâmah elle-même, elle ne pourrait pas me donner autant de bonheur.

« Comme mon cœur a tremblé, lorsqu'on m'a appris et répété : « Les gens d'Amâmah ont décidé le départ (elle va te quitter). »

Amr était encore enfant lorsque son père mourut. Amr fut élevé par les soins tutélaires de son oncle Marthad, qui l'aima toujours d'une vive amitié, qui se glorifiait de ce bel enfant et le choyait de cœur. Amr grandit, devint un superbe jeune homme : bien fait, bien élancé, gracieux de visage, magnifique de chevelure. Il n'avait qu'un défaut : à chaque pied, le second orteil était soudé au troisième.

Marthad avait une femme d'une grande beauté. Cette semme s'éprit d'amour pour Amr, se laissa envelopper le cœur d'une ardente passion qu'elle garda quelque temps cachée. Un jour, Marthad s'absente et va jouer au meiçar, pour régaler les pauvres. La dame envoie appeler Amr de la part de Marthad. « Va, dit-elle à l'esclave qu'elle chargea de la commission, amène Amr ici; mais fais-le passer par derrière les tentes. » L'esclave obéit. Amr arrive, entre auprès de l'agaçante séductrice; il lui reproche cette démarche et cette sollicitation malséantes. L'entretien se prolonge quelques instants, mais ne persuade pas. La dame insiste, poursuit ses prières voluptueuses. « Ce que tu me demandes, dit Amr, en as-tu pesé toute la gravité? Je ne suis pas homme à condescendre à une pareille trahison. Certes, le sentiment du devoir et de l'honneur envers mon oncle me fit-il défaut, que je rejetterais de telles propositions, afin de ne pas m'avilir, afin de ne pas donner aux Arabes le motif de traîner mon nom dans l'ignominie. - Amr, reprend la dame, cède à mon désir, sinon tu verras ce que pour toi il en résultera de mal. - Mais c'est au crime que tu me veux entraîner. » Ce disant, il se lève subitement et sort.

La dame, frustrée dans ses prévisions, résléchit; elle craignit que Amr n'allât informer Marthad de l'entrevue qui venait d'avoir lieu, et aussitôt elle demande qu'on lui apporte une sébile et la renverse sur l'endroit où Amr, arrêté dans la tente, avait laissé la trace de ses pieds.

Marthad rentra. Il vit à sa femme un air de gravité indignée. « Qu'as-tu donc, ma chère amie? dit-il. — Ce que j'ai;... un homme de ta tribu, un parent de ta plus proche parenté, est venu ici, tenter ma fidélité, marchander ma vertu, essayer de souiller ta couche ;... il y a quelques instants,... depuis que tu es sorti d'ici. — Qui est cet homme? — Je ne daignerai pas te le nommer... Approche, lève cette sébile, examine la trace qu'elle recouvre. » Marthad enlève la sébile, regarde, et il reconnaît l'empreinte des pieds de Amr (1). Marthad, dans sa colère, jura de se venger. Amr s'enfuit à Hìrah. Quelques temps après, il se disculpa auprès de son oncle qui accepta la justification et le laissa revenir à la tribu. Ils restèrent indifférents l'un pour l'autre. Amr mourut presque centenaire. Dans sa vieillesse, il connut Imrou-l-Kaîs.

#### XXVII

Suite. — Les rois Mounzir et Nomân; leur femme Hind ou Mâwiah, surnommée Montadjarridah. — Comment elle devint reine. Ses amours avec le poète Mounak-khal; leur légende. — Le poète Nâbirah le zoubiânide. — Alkamah fils de Syr.

La légende qui suit retrace un exemple d'infidélité conjugale dont un poète encore est le héros et la victime; mais ce même récit présente certains détails de famille, de changements d'épouses, qui sont encore des traits du tableau que compose la vie sociale de la femme chez les Arabes d'avant l'islamisme, même chez les Arabes chrétiens de cette époque.

<sup>(1)</sup> Il faut se rappeler que pour entrer dans un appartement, une tente, les Arabes ôtent leur chaussure. Nous, nous ôtons notre chapeau.

Car le roi dont nous avons à parler, au moins à cause de la reine sa semme, la belle Mâwiah appelée encore Hind, mais plus connue sous le surnom de Montadjarridah (qui se dévêtait, la coquette qui se vêtait à la légère), avait embrassé la religion chrétienne, ce qui ne l'empêcha pas de se marier à plusieurs femmes. Ce roi était Nomân V, surnommé Abou Kaboûs ou le père de Kaboûs, et il gouvernait les Etats de Hîrah sur l'Euphrate, comme vassal du kesra de Perse appelé Perwiz, le Pérose des histoires européennes. Nomân V eut la royauté de 583 à 605 de notre ère. Je renverrai pour les détails curieux de la vie de ce roi arabe, à l'Essai sur l'histoire des Arabes, par M. Caussin de Perceval. (Voy. vol. II.) Ici, nous n'avons à regarder que l'histoire de Mâwiah et de ses amours que M. Caussin se borne à indiquer et que, comme trait d'étude sur la vie et les mœurs et le caractère de la femme arabe, je vais traduire tout au long de la tradition originale. Ce petit tableau poétique à son pittoresque et son caractère littéraire.

Dans le récit qui précède, Marthad ne chercha pas même querelle à sa femme; dans la légende qui va suivre, la reine Mâwiah ne subit ni injures, ni vengeances de la part de son mari. Mais l'amant paya cher ce qu'il avait eu de bonheur. On se vengeait sur l'attaquant et sur le plus fort, comme nous l'avons déjà remarqué. Ne chassez pas, il n'y aura pas de gibier pris indûment. L'islamisme lapide jusqu'à mort les deux coupables, et cela par la main du public.

THE RESIDENCE OF THE PROPERTY OF THE PROPERTY

LÉGENDE DE MOUTADJARRIDAH OU HIND, ET DE MOUNAKKHAL.

#### ARIETTE.

« Une sois, j'entrai dans la demeure d'une jeune beauté, en un jour qu'il pleuvait.

« Je la poussai doucement et elle céda, marchant vive et légère comme le katâ qui court à l'étang;

"Et puis je l'embrasse, et elle soupire si doux! comme une gracieuse gazelle. "

Ces vers sont du poète Mounakkhal de la tribu des Yachkourides ou Béni Yachkour, et font partie d'un carmen composé à l'intention de Moutadjarridah.

Elle sut mariée sort jeune à un de ses cousins appelé Halam de la tribu des Béni Kelb. Moutadjarridah était d'une admirable beauté. Mounzir roi de Hirah et père de Nomân la vit, et fut soudainement épris d'amour pour elle. Il appela Halam au palais, le traita bientôt comme un ami, puis l'invita à sa table royale avec Hind. L'intention du roi était de jouir de la vue de la belle Kelbide. Un jour qu'ils étaient à table, qu'ils avaient bu assez généreusement, que le vin avait chauffé les têtes, égayé les esprits, tout d'un coup Mounzir se met à dire: « En vérité, c'est une bien laide et sotte chose qu'un homme reste marié à sa femme assez longtemps pour qu'il n'ait, sur la tête et à la barbe, pas un seul cheveu blanc ou un seul poil blanc que cette semme ne connaisse. Dis-moi, Halam, répudie ta semme Montadjarridah; moi je répudierai ma semme Selma; nous troquerons. — Je le veux bien, répondit Halam. » Immédiatement chacun des deux s'assure de

la parole et de la promesse de l'autre. L'engagement est ratissé. Mounzir répudia Selma; Halam répudia Moutadjarridah. Le roi épousa la semme du Kelbide, mais ne voulut pas que Selma épousât Halam. Il empêcha nettement leur union. Mounzir avait en de Selma son sils Nomân. Peu de temps après ce mariage le roi mourut, et laissa la royauté à ce sils de Selma. Nomân avait la face d'un teint vineux, était court, ramassé, trapu, d'une laideur remarquable; de plus il était taché de lèpre. Devenu roi il épousa Moutadjarridah.

Au nombre des favoris les plus caressés et les plus recherchés du nouveau prince, étaient deux poètes avec lesquels il aimait à converser et à boire; c'étaient Nâbirah le Zoubiânide, beau garçon, homme sage, rangé, et Mounakkhal, séduisant d'élégance et de beauté. Il était bruit de par le monde que Mounakkhal était l'amant heureux de la reine; car on le connaissait, on savait son tempérament ardent, ses vivacités amoureuses.

Nâbirah avait les bonnes grâces du roi, était avec lui aux termes de la familiarité la plus aisée. Très souvent il était, en favori intime, admis à la table du prince, aux parties de plaisirs, et le roi lui témoignait la plus expansive amitié, avait un bonheur extrême à entendre les vers de son poète. Un jour, dans une de ses visites imprévues, Nabirah aperçoit la reine. Hind, surprise, cherche à la hâte à éviter les regards du poète; mais, dans la précipitation, elle fait tomber son voile, et elle se cache le visage avec la main et le bras, qui du reste était assez rondelet et potelé, afin de dissimuler convenablement la figure. Nâbirah, frappé de la beauté de la reine, et voyant dans cette hâte embarassée une certaine coquetterie calculée, demeura tout ému, le cœur lui battit. Mais le roi survint... C'est à propos de ce petit incident que Nabirah composa une kacîdeh dont voici les premiers vers. L'étranger ou le passager dont il veut parler, est lui-même.

- A-t-il quitté la demeure de Mâiah (1) à l'aurore ou au crépuscule du soir, ce passager ? L'a-t-il quittée après avoir dit adieu, ou sans adieu!
- Les oiseaux, par leur vol de sinistre augure, ont annoncé que demain sera notre jour de départ; les noirs corbeaux, par leur croassement, me présagent aussi ce malheur.
- « O! maudit soit le jour de demain! qu'il soit jour néfaste, puisqu'il doit séparer des cœurs qui s'aiment!
- L'heure du départ approche. Les chameaux qui portent nos bagages ne sont pas encore en marche; mais ils vont bientôt suivre
- Les pas de la belle qui t'a lancé les flèches de ses regards et qui, sans le prévoir, t'a blessé au cœur.
- « Comme son beau sein était paré de bijoux, de rubis, de perles alternées avec l'émeraude dans son collier.
- « Son voile glissa malgré elle ; elle se hâta de le reprendre, en se cachant le visage avec sa main,
- « Sa main si gracieuse; et ses doigts colorés de henneh ressemblaient aux jeunes fruits de l'anam (2) sur leurs tiges et avant qu'il soient noués.
- Et ses longs cheveux noirs, luxuriante chevelure, vinrent flotter vers sa figure, comme le feuillage du cep flexible se penche sur son treillage.
- Elle t'a exprimé du regard un désir qu'elle ne put t'exprimer de la voix devant son époux; oh! c'était le regard avide du malade fixant son œil ému sur ceux qui le vienneut visiter.

Bien entendu, le petit poème ne parvint pas à la connais-

<sup>(1)</sup> Abrége de Mawiah.

<sup>. (2)</sup> Le henneh est le lawsonia inermis. La poudre de ses feuilles sert à teindre la face intérieure des mains, les ongles, la plante des pieds, etc. — L'anam est un arbre à tiges rouges et flexibles.

sance de Nomân. D'autre part, le roi appelait souvent aussi à sa table le poète Mounakkhal, avec Nâbirah. Les deux poètes rivalisaient de poésie, d'esprit, d'improvisations. Or, un jour que nos deux favoris étaient en fête chez le roi, il dit à Nâbirah : « Voyons, trace-moi en vers le portrait de Moutadjarridah; tu l'as vue, tu la connais. » Alors le poète animé par le souvenir de la belle reine, échaussé par le vin, par la gaîté, monté aussi par la température de folie qui travaillait la tête des trois convives et jetait dans leurs paroles les mille légèretés, les mille excentricités d'une imagination exaltée et promenée sur le chapitre des amours un peu libres, improvise une kacîdeh vive et pétillante, dans laquelle il peint et détaille les charmes de la reine, depuis la tête aux pieds, sans rien excepter. Il alla jusqu'à l'extrême; son imagination l'emporta à l'extravagance, à la lubricité. Le roi était émerveillé, en pleine folie. Mounakkhal fut blessé; la jalousie s'alluma en lui; quand la kacîdeh est terminée, il s'écrie : « Par Dieu! pour décrire si bien tous ces charmes, tous ces secrets, il faut les connaître et les avoir vus. » Cette réflexion frappa et troubla Nomân; et de suite il pensa à se venger, à faire tuer Nâbirah. Celui-ci sentit la force du coup que venait de lui porter son convive. On se leva, on sortit; le Zoubianide n'eut rien de plus pressé que de prendre la fuite; il se retira à la cour des rois des Rassânides, en Syrie. Mounakkhal resta seul maître de la place, et en possession des bienveillances du roi.

Mounakkhal aimait éperdûment la reine, et elle l'aimait de la plus vive passion. Elle avait donné le jour à deux fils, magnifiques enfants, rappelant la beauté et les traits de Mounakkhal; et partout les Arabes répétaient que le poète yachkouride était le père de ces deux enfants. La cour savait les prouesses amoureuses de la reine; le roi les ignorait.

Souvent Nomân montait à cheval et passait le jour à la

promenade ou à la chasse. Pendant ces absences, une esclave se tenait en sentinelle afin de sauvegarder la sécurité des entrevues des deux amants; l'esclave annonçait le retour du roi. Lorsque Nomân sortait, Moutadjarridah en envoyait avis à son beau poète. Il arrivait; elle l'introduisait dans une chambre spéciale, et ils passaient ensemble la journée. Une sois ils se mirent à boire; et dans leurs gaîtés et leurs jeux, elle eut la fantaisie de retirer l'anneau ou periscélide (1) d'une de ses jambes et de le passer à une jambe de son amant. Puis la reine écarte une longue tresse de sa longue chevelure, et de son extrémité libre lie son anneau à celui de son amant. Elle était dans une de ces émotions douces et ravissantes pendant laquelle elle était heureuse de témoigner par ce simple badinage combien elle aimait et admirait son beau poète qui l'adorait. A ce moment Noman entra subitement. Il était revenu beaucoup plus tôt que d'habitude; la sentinelle était en défaut, avait quitté son poste, ne prévoyant pas un retour si précipité, si inattendu, car l'heure était encore loin. Nomân surprend les deux amants attachés l'un à l'autre par une jambe, au milieu de leurs doux ébats et joyeusetés, de leurs sourires épanouis et agaçants, de leurs paroles enivrées de leurs charmes. Il saisit Mounakkhal, le livre au geôlier des prisons royales, appelé Ikabb, qui reçoit l'ordre immédiatement de mettre à mort le traître, l'infâme. Le geôlier obéit, et tua le poète dans les tourments. On ignore quel supplice fut infligé; personne ne sut ce qu'il advint de Mounakkhal. De là le dicton: « Quand reviendra Mounakkhal, » c'est-à-dire « jamais; » et cet autre encore : « comme Mounakkhal » c'està-dire « on ne sait pas ce qu'il est devenu. >

De sa prison et sur le point de mourir, Mounakkhal put envoyer à ses deux fils les vers que voici :

<sup>(1)</sup> Il s'agit ici des anneaux métalliques en ser, ou argent, ou or, etc., que portent les semmes à la partie inférieure de chaque jambe au-dessus de la cheville.

" Qui donc ira à mes fils, ces nobles enfants, ira annoncer à ma tribu qu'on a tué un homme innocent de crime?

« Oh! si vous ne prenez pas le talion de mon sang sur Ikabb, puissiez-vous ne jamais arriver à abreuver qui aura soif (et ne jamais avoir la force de prendre la moindre vengeance)!

« Cet Ikabb m'outrage aux yeux de toutes les tribus hédjâziennes; de son bâton de moullah (1) il me meurtrit

et me déchire la nuque. »

Mounakkhal dans ses poésies ne parla guère que de sa belle maîtresse :

« C'est là la demeure heureuse de celle qui, à son insu, me tue sans sabre, sans flèches,

"Mais par le regard de ses yeux mourants de langueur et pourtant si vivants, de ses yeux plus meurtriers que les plus meurtriers. »

Le carmen le plus animé, le plus pittoresque, le plus coloré, le plus imbibé d'amour, est celui dont on a extrait les vers qui composent la cantilène que nous avons citée. C'est certainement un des plus jolis chants d'amour qu'aient conservés les traditions; c'est en même temps un tableau de la générosité du poète, de son courage, c'est l'homme peint par soi-même. En commençant, Mounakkhal suppose qu'une femme le blâme et veut le détourner des amours dont il est fier et heureux, et ensuite qu'un ami lui a conseillé la parcimonie. Chemin faisant, les vers glorifient la libéralité d'un ami du poète, Alkamah.

Sermoneuse chagrine, tu veux me détourner d'aimer! mais, va donc du côté de l'Irâk, à Hîrah, et renonce à me contrarier.

« Ne t'informe pas de ce que sont mes richesses; que

<sup>(1)</sup> Nom d'une sorte d'arbre.

t'importe? Parle de ma générosité, de mes bienfaits.

- « Quand le souffle des vents nous assiège et soulève les bords frémissants de nos tentes,
- Tu me trouves alors heureux de pouvoir te faire mes largesses en jouant les premières flèches venues, les flèches non empennées du meïçar.
- « Abou Khouffy me défend de prodiguer mes biens; mais il en est venu, Abou Khouffy, à me lâcher la bride.
- « J'ai d'autres chamelles, d'ailleurs, de leurs queues se battant les cuisses; chamelles à la longue taille élancée, aux flancs agiles,
- « Elles courent, m'emportent tout poudreux, mes vêtements en désordre et abîmés, mais je vais jusqu'au bout de la course.
- Je vais, et mes vêtements traînent sur le dos du chemin, c'est à toi que je vais ainsi, ô Alkamah fils de Syr,
- « A toi l'homme des bienfaits, le généreux; toi qui donnes les chamelles laitières, et tout ce que tu élèves, esclaves et troupeaux.
- Qui que tu sois qui viens à Alkamah, il te donnera d'un cœur pur et sincère, ses mets savoureux et sucrés, des vêtements et parures en nombre;
- « Il te fournira, s'il le faut, des cavaliers ardents comme l'ardeur du feu, choisis parmi les plus nobles têtes de la tribu,
- Cavaliers ayant leur front sous le cercle ferré des casques, leurs flancs dans leurs cuirasses aux solides clous;
- Cavaliers à longues cottes de mailles, qu'ils savent retrousser jusqu'au cou, jusqu'aux épaules, comme savent si bien faire les braves au fort des batailles;
  - « Cavaliers aux nobles coursiers ayant toujours le

poitrail en avant dans les combats, cavaliers vrais éperviers de carnage,

- « Chevaux s'élançant du sein des tourbillons de poussière, puis revenant aussitôt chassant déjà devant eux les riches troupeaux de l'ennemi.
- « C'est avec de ces coursiers-là, de ces braves d'Alkamah, que j'ai eu le bonheur, moi, de me venger en guerre, de réussir en conquêtes auprès des belles inondées de parfums,
- « Beautés ravissantes qui balancent leur marche dans une atmosphère de musc précieux, et au milieu d'arômes safranés, et portant encore à leurs cous des traces de baisers;
- « Beautés à la chevelure en tresses polies, pendantes, comme ces noires couleuvres luisantes qui aiment le tannoûm (1), longues tresses libres et flottantes.
- « Une fois, j'entrai dans la demeure d'une jeune beauté, en un jour qu'il pleuvait,
- « Beauté éblouissante, aux beaux seins arrondis, aux charmes enivrants; elle marchait sière, et sur elle frôlaient le satin et la soie.

Je la poussai doucement, et elle céda, marchant vive et légère comme le katâ qui court à l'étang.

- « Et puis elle se serre contre moi, et elle soupire si doux! comme une gracieuse gazelle.
- « Et puis elle se serre contre moi et elle me dit: « O « Mounakkhal! quel feu embrâse ton corps!
  - « Oh! lui dis-je, la sièvre qui consume mon corps,
- « c'est mon amour pour toi; calme-toi un moment,
- « laisse, je meurs d'amour. »
- Et puis je vidai les coupes de vin; et je bus à petits coups, et je sablai à grands coups.

<sup>(1)</sup> Le tannoûm ou tanouim est un héliotrope, heliotropium.

- Et puis je bus encore, et pour boire j'ai vendu mes coursiers, et juments et entiers;
- Et je bus encore, et pour cela j'ai vendu et mes esclaves achetés et mes esclaves prisonniers.
- Et quand l'ivresse me réjouit, je me vois le roi des palais de Khawarnak et de Sédyr (1).
- Mais à mon réveil je ne me trouve plus roi que de mes petites brebis et de mes simples chameaux.
- « Pauvre Mounakkhal, eh! combien de jours s'enfuient trop vite pour toi, à côté de ta belle amie!
- « Hind bien-aimée! qui jamais me consolerait, si je venais à te perdre! chère Hind, qui me consolerait, moi ton captif, ton esclave!
- « Oh oui! j'aime Hind, et elle m'aime, et sa chamelle aussi aime mon chameau. »

Plus tard Nomân perdit les bonnes grâces de son suzerain le roi de Perse, et il s'enfuit. On lui conseilla d'aller s'excuser lui-même, de faire acte de soumission bénévole et d'hommage lige; on lui donna à espérer le retour des bienveillances du roi de Perse. Hind, probablement dans une pensée de vengeance ou de dépit, conseilla aussi cette démarche à son laid mari; il eut la même fin que Mounakkhal. Il fut jeté en une prison dite des étrangleurs; il y croupit pendant longtemps; on ignore comment il mourut. Par pari refertur.

<sup>(1)</sup> Noms de deux palais bâtis près de Hirah, par Nomân le borgne, Nomân le régna de 390 à 418 de J. C.

## XXVIII

CONTRACTOR OF THE PARTY OF THE

Amr fils de Hind, roi de Hìrah. — Meurtre de son frère. — La femme de Zoràrah à qui avait été confié le frère du roi, est mise à mort; puis les sept fils du meurtrier. — Prisonniers brûlés, plus un voyageur et une femme. Fierté de cette femme. — Amr assassiné après une humiliation envers une femme appelée Laylah. Amr fils de Koulthoùm.

Rentrons dans la vie régulière et honnête du désert, la vie du Bédouin, de la république des sables, de la liberté des tentes et des camps scénites. Parmi les plus nobles familles, parmi les familles les plus fières, les unions conjugales étaient accordées sans de grandes cérémonies, sans de longues sollicitations. Voici même un mariage provoqué et accompli à la suite d'une gageure, d'une sorte de défi imprévu... Mais suivons la légende; elle a une physionomie curieuse d'ensemble et de détails comme étude d'esprit et de mœurs; c'est presque une contre-partie du mariage de la plus jeune des trois sœurs dont nous avons parlé, de Bohaïçah. Le récit arabe offre d'abord deux actes de brutalité où figurent deux femmes, deux mères remarquables.

C'était à l'époque du roi de Hìrah appelé Amr fils de Hind fille de Hârîth et petite-fille de Hodjr. Amr, vassal du roi de Perse, régna de 562 à 577 de J.-C. La naissance de Mahomet se rapporte à la neuvième année de ce règne.

Amr fils de Hind était d'une nature violente, brutale, cruelle. Pour cela, les Arabes lui appliquèrent le surnom de mouzrit el-hadjârah, c'est-à-dire capable de faire rendre des vents aux pierres. Il fut encore qualifié de mouharrik, c'est-à-dire le brûleur.

Amr fils de Hind revenant d'une expédition infructueuse, passa près d'une tribu des Tayïdes d'Adja, avec lesquels il était allié. Sur le conseil et les instigations de Zorârah, et pour ne pas rentrer à Hîrah les mains vides, il tomba sur la tribu et enleva des femmes et des chameaux. Une violente satire de Kaîs fils de Djarwah vengea les Tayïdes de cette injuste agression. Le roi furieux marcha en armes contre les Tayïdes et fit plusieurs prisonniers. A la prière du célèbre Hâtim, dont nous avons parlé, ils furent rendus. Les Tayïdes attendirent et trouvèrent l'occasion de se venger sur Zorârah, la cause première de leurs pertes.

Le plus jeune des frères du roi Amr était confié aux soins de Zorârah dans la tribu des Hanzalides ou Béni Hanzalah. Le jeune prince alla un jour à la chasse; n'ayant pas trouvé de gibier et voulant régaler ses gens, il fit tuer un chameau d'un troupeau qu'il rencontra aux pâtis. Le maître du troupeau, Souwaid, gendre de Zorârah, tomba sur le prince à coups de bâton et le laissa raide mort sur la place. Souwaid s'enfuit à la Mekke. Les Hanzalides tenaient ce meurtre sous le secret. Les Tayides en surent informés et en sirent parvenir connaissance à Amr. Le roi partit contre les Hanzalides afin de venger son frère, de prendre et tuer Zorârah. Celui-ci eut le temps de s'échapper. Amr sit saisir la semme du suyard; elle était alors enceinte. On l'amena devant le roi. « Est-ce un garçon ou une fille que tu as dans les entrailles? lui ditil. — Je n'en sais rien, répond la mère avec une dignité calme et grave. — Qu'a fait Zorârah, ce traître, ce lâche ignoble? — Je connais mon mari, je sais ce qu'il est; si je ne me trompe, sa sueur est parfumée; il est d'un noble sang. Sa cuisine pour ses hôtes est parfaite, ses bouillons sont gras et succulents; lui, il mange ce qu'il trouve; il ne s'informe jamais de ce qu'il n'a plus; il veille la nuit où il y a à craindre; il reste sur son appétit le soir d'un festin. » Amr, sans répliquer un seul mot, la sit éventrer sur-le-champ.

La tribu fut consternée de cet acte de barbarie. On envoya

dire à Zorârah: « On sait que ce n'est pas toi qui as assassiné le frère du roi ; viens donc exposer à Amr la vérité du
fait ; tu détourneras ainsi de grands malheurs. » Zorârah
arrive et raconte au roi les détails du meurtre. « Eh bien,
dit Amr, livre-moi Souwaîd. — Il est maintenant à la Mekke.
— Alors je veux ses fils. » On amène les sept fils de Souwaîd, jeunes encore ; leur mère était fille de Zorârah. Immédiatement Amr ordonne de mettre à mort ces sept enfants.
On en saisit un d'abord et on lui tranche la tête. Les six
autres courent se jeter dans les bras de Zorârah. On les en
arrache brutalement. Zorârah dans son émotion profonde,
s'écrie : « Mes enfants, la moitié de moi-même, séparez-vous
de l'autre moitié! » Ce mot douloureux devint proverbe. Tous
ces enfants furent égorgés.

Il fallait plus encore à la vengeance du roi. Il jura par serment sacré qu'il brûlerait cent individus des Hanzalides; et de suite il se mit en marche, se dirigeant du côté du Bahreîn où stationnait la tribu. Un petit corps de troupes qui précédait le roi, fit prisonniers quatre-vingt-dix-huit hommes. On les garda à vue, jusqu'à l'arrivée d'Amr. Amr arreve; on plante sa tente; il ordonne de creuser d'énormes fosses; on obéit; on les remplit de bois; on allume d'immenses feux; et quand les flammes sont dans toute leur violence et leur fureur, Amr y fait jeter les quatre-vingt-dix-huit prisonniers. Tous furent brûlés.

C'était vers la chute du jour. Passe au loin un Arabe des Barâdjim. Sous ce dernier nom on comprenait plusieurs familles des Hanzalides. Le Barâdjim tourne sa marche du côté des flammes. Il ne se doutait guère de ce à quoi le conduisait son chameau. Notre homme approche et fait agenouiller sa monture. Amr dit au voyageur: « Qui t'amène ici? — Le besoin de manger; depuis trois jours je suis au dépourvu; je suis à sec, et je n'ai pas goûté une bouchée de nourriture.

J'ai aperçu les tourbillons de fumée et de flamme, et j'ai pensé que l'on cuisinait ici. — Et d'où es-tu? — Je suis des Barâdjim. — Il n'a pas de chance, le visiteur barâdjim, » reprit Amr. Et cette remarque est devenue proverbe. Amr fit précipiter le malheureux dans le feu.

On ne vit plus un seul homme de la tribu. Alors les courtisans dirent au roi : « Puisses-tu être toujours loin de la voie du mal! Prince, que ne t'affranchis-tu définitivement de ton serment, en prenant une femme de cette tribu. Tu as déjà brûlé quatre-vingt-dix-neuf hommes, complète la centaine par une femme. » Et il ordonne de prendre au hasard une femme des Hanzalides. On lui en amène une. « Qui estu? lui demande-t-il. — Je suis Hamrâ fille de Damrah fils de Djâbir fils de Katan fils de Nahchal fils de Dàrim. — Il me semble que tu n'es pas Arabe; tu as les cheveux roux. — Je suis de pur sang arabe; mon origine n'a rien des barbares.

- « Je suis, te dis-je, fille de Damrah fils de Djâbir,
- « Nobles rejetons de nobles aïeux, tous chefs de tribus du Hédjâz ;
- Et je suis sœur de Damrah fils de Damrah,
  - Tous hommes aux vastes générosités, quand la poussière de la disette étouffait nos contrées.

— Je te le jure, reprit le roi d'une voix cruellement ironique, si je n'avais pas peur que tu ne donnasses le jour à quelqu'enfant comme toi, je t'épargnerais le supplice du feu; mais...

— Eh! par le nom de Dieu que je supplie de renverser le coussin où tu t'appuies, de faire écrouler la colonne de ta puissance, de t'arracher ton royaume, mais on ne tue pas des femmes, les femmes au sein nourrissant, aux entrailles fécondes; elles nourrissent, elles enfantent, mais elles ne font pas la guerre; lâche que tu es! on ne tue pas des femmes! te dis-je. — Jetez-là au feu, » s'écrie le

roi. A ces mots, Hamrà se retourne vers les assistants et leur dit : « Eh bien!... Y a-t-il parmi vous un homme, un cœur assez courageux pour prendre la place d'une vieille femme? » Personne ne se pressa de répondre. « Ah! cria-t-elle alors, les braves sont brûlés! » Ce mot devint proverbe. L'infortunée fut précipitée dans les flammes.

Amr fils de Hind avait plaisir à toute espèce de vengeance. Une semme qu'il voulut humilier, sut la cause de sa mort. Il avait été blessé de la fierté d'un appelé Amr fils de Koulthoûm, chef des Tarlabides ou Béni Tarlib; et depuis longtemps il cherchait un moyen de se guérir le cœur. Un jour il se prit à dire par hasard à ses courtisans : « Connaissez-vous quelque Arabe de distinction dont la mère répugnerait à obéir à la mienne et à la servir? » — Certainement, répondit-on; et on nomma Laylah, mère de Amr, le fils de Koulthoûm, le poète célèbre et un des plus hardis et des plus bouillants cavaliers de l'Arabie. « Cette Laylah, dit-on au roi, est nièce du fameux Kolaîb, ce roi si altier. Elle a pour fils le chef d'une grande tribu; Laylah est trop sière pour servir qui que ce puisse être. — Très bien. » Et Amr fils de Hind, enchanté de ce renseignement, envoie inviter le fils de Koulthoûm à venir le visiter et à amener avec lui Laylah; « car, disait le message, Hind, la mère du roi, désire vivement la voir.

Le fils de Koulthoûm part avec sa mère, quitte la Mésopotamie où les Tarlabides étaient installés, et arrive avec un nombreux cortége de femmes et de guerriers. Des tentes avaient été dressées exprès hors de Hîrah, sur l'Euphrate, pour la réception. La tente de Hind était tout auprès de celle du roi. Laylah fut reçue et traitée avec honneur. Son fils et sa suite furent entourés d'égards... Un repas fut servi en même temps dans toutes les tentes. Vers la fin du repas, le roi demanda à forte voix que l'on servit les plats de douceurs.

C'était le signal convenu entre le roi et Hind. Celle-ci entendit; elle congédia les domestiques et resta seule avec Laylah. Puis Hind montrant de la main un plat éloigné d'elle: « Passe-moi ce plat, dit-elle à Laylah. — Celle qui a besoin de quelque chose, se dérange et va le prendre, » répliqua Laylah. Hind insiste d'un ton plus ferme, réitère sa demande. « Honte! humiliation! s'écrie Laylah. A moi, enfants des Tarlabides! » Le fils de Koulthoûm entend ce cri, comprend qu'une insulte est faite à sa mère, se lève d'un bond, saisit le sabre du roi, la seule arme qui fut dans la tente, se précipite sur le fils de Hind et lui fend la tête. La troupe des Tarlabides se précipite sur la tente; ils voient le roi étendu mort; ils enlèvent tout ce qui se trouvait là , dispersent toute la suite du roi, pillent toutes les tentes, et regagnent en hâte leur Mésopotamie.

Les successeurs de ce roi n'eurent pas le courage de le venger.

#### XXIX

Suite. — Les nobles familles. — Kazzoùr demandée en mariage par Lakit. Il évite la consommation du mariage. Il disparaît. Retour. — Leçon paternelle. — Kazzoùr, veuve, revient chez son père. — Secondes noces. Souvenir du premier mari. — Du développement intellectuel dans l'Arabie.

On peut juger maintenant sur échantillon de ce qu'étaient ces chevaliers de la vieille Arabie, ces démons de poètes; c'était la beauté de la barbarie. Ils ne reculaient et ne devaient reculer devant rien, ces hommes, ces Bédouins si fiers, si audacieux. En voici un autre, le poète Lakît, un brisetout, jeune homme de haute lignée. Il était fils du Zorârah dont nous parlions il y a un moment, et Zorârah appartenait

à une très noble samille de sa tribu; la mère de Lakit, appelée Mâwiah, était comptée au nombre des mères heureuses.

Lakît était vif, tranchant, emporté, mais ferme, résolu, intrépide. Un jour son père le voyait tout gonslé de sierté et d'orgueil, bouillonnant d'impatience et de colère. Lakît était encore jeune alors; il avait à peine vingt ans. Dans son emportement, il se laissa aller à battre ses serviteurs. « En vérité, dit Zorârah à son fils, on s'imaginerait, à te voir des manières aussi orgueilleuses, que tu nous aies obtenu et apporté · ici cent chameaux coureurs, des haras du roi Mounzir fils de Mà el-Sémâ (1), de ces fameux chameaux de Hirâh, et que tu aies en mariage la fille de Kais Zou-l-Djeddain (Kais aux deux aïeux illustres) fils de Djald. — Mon père, reprend Lakit, rappelle-toi le reproche que tu crois me faire. Je te le jure par le ciel, je ne me laverai pas la tête, je ne mangerai pas de viande, je ne boirai pas de vin, que je n'aie tout ce que tu viens de dire; j'aurai l'un et l'autre et plus encore, ou je périrai. > Et Lakît partit accompagné d'un sien cousin maternel, appelé Kourâd; tous deux étaient poètes, tous deux des personnages de leur tribu.

Ils arrivent chez les Chaïbânides ou Béni Chaïbân, et se présentent immédiatement à l'assemblée alors réunie. Ils saluent en nobles seigneurs; et sans formule préparatoire, sans attendre un moment, Lakit dit : « Kaîs fils de Djald, Zou-l-Djeddaîn, est-il parmi vous? » Kaîs était alors le plus haut et puissant seigneur de toutes les tribus arabes issues de Rabyah fils de Nizâr (2). « Il est ici, répond une voix. — Lequel de vous est-il? — C'est moi, dit alors Kaîs; que désires-tu? — Je viens te demander ta fille en mariage. » Or Kaîs avait juré par serment de conscience, que quiconque lui

<sup>(</sup>I) Ce Mounzir fils de Mà el-Sémà fut le père de Amr fils de Hind, dont nous venons de voir l'assassinat.

demanderait, en public, et avec ce sans gêne délibéré, la main de sa fille, aurait à s'en repentir et servirait d'exemple aux gens qui ne sauraient pas ou qui oublieraient comment il convient de se comporter avec des hommes de naissance et de considération. — « Et qui es-tu, s'il te plaît? continue Kais d'un ton un peu aigre. - Je suis Lakit, le sils de Zorârah — Je te trouve bien singulier, bien hardi, jeune homme à cheveux encore tombant sur le front! Tu ne pouvais donc pas me faire ta demande entre nous, en tête-à-tête? - Mon cher Kais, tu le sais par Dieu bien, tous envient ton alliance, tous désirent ton amitié. Je suis, moi, de samille sans tache et sans reproche. Que je te porte ma demande en tête-à-tête, je ne tromperai sur rien, je ne me donnerai pas pour ce que je ne suis pas; que je te la propose en public, l'éclat de ton nom n'en sera point terni, car je suis d'un sang passablement illustre. » Cette netteté et cette vérité de sentiment charmèrent le Chaïbânide, et : « Tu es digne de moi, reprend-il franchement; oui, tu es de noble famille; je te donne ma fille en mariage, et je te donne même en surplus une dot de cent chameaux, tous chameaux de choix, dont pas un n'a l'allure saccadée, dont pas un n'est vieux ou invalide, dont pas un n'a perdu une dent par l'âge. La nuit prochaine, tu ne la passeras pas en célibataire; tu n'es plus un étranger pour ma fille, tu es son mari. » Et de suite Kaîs envoya dire à la mère de sa sille: « Je viens de marier notre chère Kazzoûr à Lakît, le sils de Zorârah. Hâte-toi de la parer; dresse lui et orne lui une grande tente. Dès ce soir, Lakît cesse d'être célibataire; il est l'époux de Kazzoûr. »

Puis Lakît s'assied près de son beau-père, prend part aux délibérations. On parle de guerre, d'expéditions; et Lakît dit : « Lors des expéditions, nous, nous laissons à la tribu les chamelles qui sont pleines; nous n'emmenons que les chameaux vites et légers; mais en temps de repos, nous sommes

les plus chauds amants des femmes. « Ces paroles sourirent à Kaïs. ... Il prit Lakît et le conduisit à la tente préparée pour le mariage. Lakît s'y assit. Bientôt après, la mère de Kazzoûr lui envoya le petit réchaud et les parfums. « Va, dit-elle à sa fille, porte à ton mari ce vase de feu et ces aromates. Si Lakît les fait reprendre sans s'en servir, ce n'est ni un homme de naissance, ni un homme de savoir-vivre. S'il les garde et les met sous lui, c'est encore un homme de rien, sans éducation distinguée. » La jeune fille porte le feu et les parfums; Lakît se parfume les cheveux et la barbe, puis il rend le réchaud et le reste des parfums. Kazzoûr retourne auprès de sa mère et lui dit comment le jeune époux s'est comporté. « Parfaitement, reprend la mère; c'est un homme bien né. »

A la nuit, on conduit Kazzoûr à Lakît. Il se met à la caresser en paroles aimables et douces; mais la jeune fille goûte peu ce genre de caresses. Peu après, Lakît se couche, se couvre et s'enveloppe de son manteua. La jeune fille se couche près de lui. Mais il avait encore la moitié de son serment à accomplir. Lakît s'endort profondément. Alors la belle mariée se lève, sort à petit bruit et retourne à la tente de sa mère. Lakît à son réveil n'aperçoit plus sa femme. Il avait prévu cette première conclusion. Il sort et va rejoindre son cousin Kourâd qu'il avait envoyé l'attendre à peu de distance au pied d'une colline. « Partons de suite, dit Lakît, avec nos deux chameaux; mais fais en sorte qu'on n'entende pas leurs cris. Eloignons-nous incognito. » Tout en devisant ils montent à chameau; et les voilà en marche, allant se présenter à Mounzir fils de Mâ el-Sémâ.

Au matin, Kaîs ne trouva plus son gendre; mais il garda le silence. Il ne chercha pas à s'interprêter cette disparition; il ne voyait pas quel en était le motif; il attendit sans mauvais soupçon.

Arrivé à Hîrah et en présence du roi, Lakît le mit de suite au courant de l'histoire, raconta son mariage, les paroles de Zorârah, et la réponse que lui Lakît avait faite. Mounzir, charmé de cette fermeté et de cette confiance franche et résolue, donna de suite à Lakît cent chameaux de ses plus fins coureurs. A l'instant même Lakît les expédie à son père sous la conduite de Kourâd.

Ce ne fut pas tout. Lakit alla en suite se présenter au kosroës ou roi de Perse. Lakît en reçut, en cadeau, des vêtements précieux et des pierreries; après quoi il reprit sa route
et regagna sa tribu. Il raconta à Zorârah toute cette expédition pacifique. Après un bref séjour, il retourna avec Kourâd
chez les Chaïbânides. Mais il ne les rencontra plus à la même
station; ils avaient décampé, et avaient changé de pâturages.
Il fallut rechercher leurs traces à travers le désert; Lakît et
Kourâd voyagèrent; arrivés au milieu des sables, ils firent
halte, et Lakît dit ces deux vers:

« Regarde bien, Kourâd; à cela il ne peut y avoir de mal; regarde du côté de ces anémones, là-bas, ne découvres-tu pas des femmes,

« Portant de beaux cédrats (seins) embaumés de parfums, ayant la poitrine parée de fragments d'or et de corail ? (Aperçois-tu, là, ma chârmante fiancée?) »

Ils avaient en effet retrouvé la tribu; ils avancèrent; ils allèrent à la demeure de Kaîs fils de Djald. Ils furent accueillis avec empressement. Lakît venait chercher sa belle Kazzoûr. Immédiatement Kaîs la fit préparer pour le départ. Avant qu'elle ne quittât la tente maternelle, Kaîs dit à sa fille: « Ecoute-moi, ma chère enfant; sois envers ton mari douce et soumise comme une esclave, et alors lui aussi sera, à ton égard, prévenant et soumis comme un esclave. Désormais, ma fille, que l'eau soit ton parfum le plus ordinaire et le plus habituel; car ton mari t'emmènera avec lui dans les guerres.

Je prévois, si tu deviens mère, que tu enfanteras de longs malheurs pour nos tribus. Et puis, sache bien que ton mari est le plus intrépide cavalier des populations issues de Moudar (1); mais, ma fille, sache bien aussi que les hommes bouillants comme lui ne tardent pas à être tués, ou à mourir. Quand il ne sera plus, garde-toi d'une douleur efféminée, garde-toi de te déchirer la face, et de te raser les cheveux; sois forte et courageuse aussi. — Eh! dit Kazzoûr, ta main paternelle a soigné et caressé mon enfance; maintenant que je suis devenue grande, tu me laisses éloigner de toi; et au moment de nous séparer, tu me donnes, pour viatique de voyage, des présages de malheurs. »

Lakît partit, emmenant sa fiancée. A chacune des tribus qu'ils eurent à traverser, Kazzoûr demandait à Lakît : « Estce là ta tribu? — Non, chère dame, » répondait-il. Et il en fut de mème jusqu'à ce qu'ils approchèrent des Béni Dârim branche des Hanzalides. Kazzoûr regardait les tentes, admirait de nombreux chevaux de noble sang, et toute émerveillée : « Lakît, dit-elle avec une certaine émotion, et cette tribu-là est-ce la tienne? — Oui, mon amie. Nous sommes arrivés. » On mit pied à terre.

Plusieurs jours se passèrent en fêtes et festins; on égorgea

quantité d'animaux. Lakît consomma son mariage.

Kazzoûr accompagnait son mari dans ses expéditions; elle ne se sépara de lui que lorsqu'il fut tué à la journée du ravin de Djabalah. La perte de la bataille eut pour cause l'impatience et l'impétuosité de Lakit. Kaîs, informé de la mort de son gendre, envoya un frère de Kazzoûr pour la ramener à la tribu paternelle. La jeune veuve partit. Mais lorsqu'elle fut sur son chameau, elle alla au lieu de l'assemblée des Béni Dârim, et s'arrêtant un moment : « Enfants de Dârim, dit-

<sup>(1)</sup> Moudar, 18° aïeul de Mahomet, et l'origine à laquelle on rattache la descendance de toutes les tribus du Hédjàz, c'est-à-dire la moitié de l'Arabie, ou Arabie septentrionale.

elle, je vous recommande de maltraiter désormais les femmes étrangères qui s'uniront à vous; car vous le voyez en moi, elles n'agissent pas après la perte de leurs maris comme vous jugez qu'il serait convenable. Je n'ai point vu qu'il y ait en un homme tel que Lakît, dont la femme, après qu'il fut mort, ne se fut pas déchiré la face et rasé les cheveux. Si je n'étais étrangère à votre tribu, je vous le jure, je me serais meurtri la figure, j'aurais coupé ma chevelure. C'est un témoignage de regrets, un honneur qui manque à la mémoire de Lakit. Que Dieu vous fasse aimer de vos femmes! Qu'il ne vous donne de haines que pour vos ennemis! » On répondit à Kazzoûr par des acclamations d'éloges et des souhaits de bonheur. Puis elle s'éloigna. Elle retourna chez son père.

Elle sut mariée en secondes noces à un Arabe de sa tribu, connu par sa bravoure. Le nouvel époux avait plaisir à entendre Kazzoûr parler de Lakît et en déplorer la mort prématurée. Une fois, après qu'elle eut sini son récit : « Quelle est, ajouta le mari, la circonstance qui, dans la vie de Lakît, est pour toi le souvenir le plus beau et le plus émouvant? -Un jour, par un temps nuageux, il monte à cheval et part. Il s'était parfumé; il avait bu; il était dans un entrain magnifique; il pétillait. Il va chasser des antilopes, et il en abat plusieurs. Soudain il me revint, tout couvert de sang, tout plein de bonheur; et il me prend dans ses bras; il me serre sur son cœur; il m'embrasse, m'aspire, me respire..... Oh! que ne suis-je morte alors? Non, jamais je n'ai rien vu d'aussi beau, d'aussi émouvant que Lakît? » L'époux ne répondit mot. Les paroles de sa femme l'avaient impressionné d'une etrange façon.

Et il résléchit... Il attend un jour nébuleux; il boit; il se parsume. Ensuite il monte à cheval et va chasser des antilopes. Il revient tout rempli de sang, tout pénétré de parsums, et d'odeur vineuse; et il accourt à sa semme, il l'enface dans

ses bras, l'embrasse, puis lui dit: « Que t'en semble? Quel est le meilleur? moi? ou Lakît? — Eh! reprend-elle, c'est bien aussi de l'eau, mais ce n'est pas de l'eau de Saddà; c'est bien une belle herbe de pâturage, mais ce n'est pas du sa'dân. » Cette réponse est devenue proverbe. Saddà est le nom d'un puits dont l'eau était réputée la meilleure du monde. Le sa'dân est une herbe dont raffole le chameau dans le désert (1).

Il y a dans tout ce récit une température de sagesse, de gravité, de philosophie même; il y a là la vie sérieuse des familles de rang distingué dans cette civilisation exotique née, développée et pratiquée sous les tentes et dans le désert. Singulier peuple, il faut en convenir, qui tout aussi avancé que les autres peuples de cette époque, accomplit ses évolutions intellectuelles au milieu de ses habitudes scénitiques; nation à membres toujours disloqués, toujours dispersés, qui se forme et grandit dans ses fragments tout comme les autres peuples dans leur unité condensée et combinée en une masse, en un corps agissant de concert dans toutes ses parties. Nulle science positive en Arabie; jamais une seule n'y a pris et aucune n'y prendra probablement jamais naissance; c'est le désert; mais il y a une activité d'intelligence, je veux dire il y avait une activité d'intelligence sans cesse en mouvement. Aujourd'hui le silence et l'inertie des solitudes, et, avec cela, la persuasion que l'islamisme est le dernier mot de Dieu sur la vie de l'humanité, entretiennent les Arabes et tous les sincères Musulmans dans une apathie extraordinaire mais logique.

<sup>(1)</sup> Cette plante est le neurada prostrata de Linnœus; elle a été mieux caractérisée par le professeur de l'ancienne école de médecine du Kairè, M. Figari, et pour cela elle porte le nom actuel de Figarea agyptiaca. On la trouve frequemment dans le désert en Egypte.

#### XXX

Des esclaves chanteuses, musiciennes. — Les Grands de Médine demandés par le dernier Tobba dont on a tué le fils. — Ohaïhah; dévouement de sa chanteuse Molaïkah. — Solma, femme d'Ohaïhah; condition qu'elle posa pour son mariage. — Comment Solma quitta son mari et sauva sa tribu.

Par suite de l'application du Koran, la position sociale de la femme, comme nous l'avons déjà répété, est déchue. La femme esclave même, tout en gagnant par la religion nouvelle le bénéfice considérable d'entrer dans la famille, d'être libre à la mort de son maître lorsque, esclave, elle a subi les volontés de ce maître et lui a ainsi donné une progéniture, cette femme, dis-je, a perdu sous certains aspects de la vie ordinaire, au point de vue même de la considération de l'esclave. Ainsi, avant l'islamisme, il y avait dans la société bédouine, des esclaves artistes; toutes les musiciennes, chanteuses, ou instrumentistes, ou compositeurs, étaient des esclaves. Cette coutume, comme nous le verrons, se continua longtemps dans l'Islamisme. Aujourd'hui elle est éteinte; on n'achète plus nulle part une esclave à titre et en qualité de musicienne. Jadis cette qualité avait une valeur pour ainsi dire monumentale et donnait aussi aux femmes esclaves une considération immense au point de vue des jouissances de la vie. Les kaïnah, c'est-à-dire les chanteuses, les artistes, étaient l'âme de toutes les fêtes, avaient toutes les adorations. On les achetait des prix incroyables; on se les donnait en présents; c'était l'aristocratie de l'esclavage, mais établie au moins sur un mérite; c'était le luxe des grands et des riches, mais relevé encore par une pensée d'art. Les qualités désirées et recherchées chez les chanteuses étaient, dans l'ordre d'appréciation, la beauté, le talent musical, et l'esprit ; trinité précieuse. Une chanteuse était tenue d'être belle ; autrement sa fortune n'avait pas assez d'espérances... Du reste, l'attachement de ces femmes esclaves pour leur maître allait souvent jusqu'au dévouement. J'en ai un exemple qui date au moins d'un siècle avant la prédication de l'islamisme (460 à 472 de J.-C.).

Le dernier des Tobba (1), appelé Açad, roi des Himiarides et de l'Yémen, partit en expédition du côté du Bahrein. Il laissa son fils à Yathrib (Médine). Le jeune prince fut assassiné dans un guet-apens. Le roi revint tout furieux pour se venger, résolu de saccager et ruiner la ville, de couper tous les palmiers, d'égorger les habitants, d'emmener les enfants en esclavage. Il arrive sur le territoire de Médine et mande à son camp les principaux personnages de la ville, qu'il désigne par leurs noms. Parmi ces personnages était un appelé Ohaïhah; il était riche, il possédait même plusieurs donjons ou castels fortifiés qu'il avait fait construire. Ohaïhah, à l'encontre des autres, ne prévoyait rien de bien de la part du Tobba.

On se rendit au camp du roi. Ohaïhah suivit les autres personnages; mais il se fit accompagner d'une jeune chanteuse, son esclave, appelée Molaïkah, et emporta une tente et du vin. Arrivé au camp, il dresse sa tente avec soin, y place la chanteuse et le vin, et il va de suite solliciter une audience du Tobba. On l'introduit; le roi le fait accroupir sur le même tapis que lui; puis, après quelques mots d'entretien, demande au médinois quelles sont ses richesses et ses propriétés. Ohaïhah les lui énuméra; à chaque fois qu'il en indiquait une nouvelle, le Tobba disait : « Tout cela est maintenant ici présent sur mon tapis. » Sa Majesté entendait par la qu'elle avait résolu de tuer le propriétaire et de confisquer

<sup>(1)</sup> Voir la note de la page 58.

les propriétés. Ohaïhah comprit parfaitement. Il prit congé et sortit.

Il rentra dans sa tente; des gardes du Tobba étaient apostés à côté, en sentinelles. Ohaihah se met à boire; il affecte joie et gaîté; sentant sa verve échauffée, il fait chanter à sa chanteuse, sa chère Molaïkah (petit ange, petite reine) qui l'accompagnait sur la mandole, les vers suivants qu'il lui improvise:

"L'amour enchaîne mon cœur auprès de Molaïkah; que ne peut-elle ce soir répondre à mes amoureux désirs!

« Qu'il est beau le beau cou de Molaïkah! que belle est sa poitrine! que belle est la gorge qui la pare!

a Dieu! que ne puis-je l'avoir encore cette nuit, quand tout repose endormi, quand le chien vigilant dort aussi!

"Une nuit, où nul passant ne nous voie, nul que l'œil brillant des étoiles!

" Que la chanteuse et son luth me pleurent; que me pleurent le vin et mes joyeux buveurs;

« Que la chamelle me pleure et quand on la selle pour le départ, et quand ses hautes épaules disparaissent dans les espaces du désert!

" Que l'on me pleure dans les réunions! L'homme

sait-il jamais le destin qui l'attend? »

Molaïkah chanta le reste du jour, continua fort avant dans la nuit. Lorsque les gardes apostés à la tente furent endorms: « Je pars, dit tout bas Ohaïhah à sa belle chanteuse; je retourne à Yathrib. Ferme bien la tente sur toi : quand l'envoyé du Tobba viendra m'appeler, réponds : « Il dort. » S'il insiste et veut à toute force m'éveiller, dis alors : « Il est parti, mais il m'a chargé d'un message pour le roi. » Si l'on te conduit au Tobba, expose-lui les paroles que voici : « Ohaïhah te dit : venge-toi sur une chanteuse, ou

laisse-là; c'est comme tu voudras; elle est à ta discrétion, elle se livre à ta traîtresse vengeance. \* Puis Ohaïhah s'esquiva et alla se réfugier dans son donjon de Dahyân.

Cette même nuit-la, le Tobba fit saisir et égorger toute la députation des médinois. Il envoya aussi prendre Ohaïhah. Mais la chanteuse, quand les émissaires du roi vinrent l'interpeller et demander Ohaïhah, répondit : « Il dort. » Ils s'éloignèrent, puis revinrent, revinrent encore ; et toujours Molaïkah répondait : « Il dort. » Enfin : « Eveille-le, crièrent-ils, où nous entrons de force. — Il est parti, répliquat-elle ; mais il m'a chargé d'un message pour le roi. » On la conduisit au Tobba. « Où est Ohaïhah ? lui demanda celui-ci. — Il s'est enfui. Mais il te dit : satisfais ta traitresse vengeance sur sa chanteuse, si cela te plait ; ou laisse-la. »

Le roi dépêcha une troupe de cavaliers à la poursuite du fuyard; on le trouva avec ses gens en défense dans son donjon. On ne put le forcer... On assiégea Médine; mais on trouva une résistance vigoureuse et on dût faire la paix. Le Tobba rentra dans ses Etats.

Ohaïhah, dans une expédition qu'il dirigea contre les Nadjârides ou Béni Nadjâr, tua le frère d'un appelé Acim. De là, vengeance; le sang pour le sang. Acim, vers la nuit, rôdait autour de Dahyân, cherchant à surprendre Ohaïhah. Deux fois Acim lança une flèche au moment où Ohaïhah rentrait à son donjon; et deux fois la porte fit office de bouclier et reçut la flèche. Ohaïhah résolut d'aller tomber à l'improviste sur les Nadjârides. Il fixa à ses gens le jour du départ.

Ohaïhah avait pour femme Solma, d'une illustre famille Nadjâride. Elle ne se maria jamais qu'à condition de rester libre de disposer d'elle-même, c'est-à-dire à condition que, si quelque chose lui déplaisait dans celui qu'elle acceptait pour mari, elle le quitterait quand elle voudrait. Après qu'elle ent quitté Ohaïhah, elle fut mariée au bisaïeul de Mahomet. Or, voici comment elle se sépara de notre médinois.

Solma apprit le projet d'aller surprendre les Nadjarides ses contribules. Elle avait d'Ohaïhah un fils qui venait d'être sevré. Elle passa une corde autour de cet enfant et la serra légèrement, mais assez pour que la gêne qu'il en ressentait le sit pleurer. Le pauvre petit pleura toute la nuit. Solma le prenait à chaque instant entre ses bras, cherchait à le calmer. Ohaihah passa avec elle la nuit, sans sommeil, et lui répétait: « Qu'a donc mon fils, ma chère amie? - Mon Dieu, répondait-elle, je n'en sais rien. » Au point du jour, elle délia le marmot qui alors s'endormit. Solma parut alors accablée de fatigue et se plaignit de mal de tête. « Par Dieu! dit alors Ohaïhah, cela vient évidemment de ta veillée de la nuit. » La migraine dura, sans laisser trève, et le mari passa encore la nuit suivante sans sommeil, occupé à appliquer et à renouveler des bandes et des compresses sur la tête de sa semme, et il répétait : « Ce ne sera rien, Solma; ce ne sera rien. » Un peu avant l'aube : « Va, dit Solma à son mari, va dormir un peu; je me sens bien maintenant; je n'ai plus rien; mon mal est dissipé. » Dans tout cela, elle n'avait eu d'autre but que de fatiguer Ohaïhah par une longue veille et de l'obliger à un profond sommeil. Une fois qu'elle voit son mari bien endormi, elle va prendre une forte corde, l'attache solidement au haut et en dehors du donjon, s'y suspend à deux mains, descend, atteint le sol, court de suite à sa tribu et y donne l'alarme. On se prépare, on prend les armes, on se rassemble. C'était le jour fixé pour l'attaque. Ohaïhah avant son départ, dans la matinée, ne s'était pas informé de la santé de Solma. Arrivé près du camp de la tribu il trouve les Nadjarides sur leurs gardes et bien disposés à le recevoir. « Voilà l'œuvre de Solma, s'écrie-t-il; elle m'a trahi; elle en est venue à son but. »

Ohaïhah attaque les Nadjârides; mais la résistance était prête; la rencontre fut nulle.

Solma ne revit plus Ohaïhah. En mémoire du procédé qu'elle employa pour fuir du donjon ou castel marital, elle reçut le sobriquet de moutédallyah ou la suspendue.

autoureuse, étainque les ressourees les plus paises aites et les plus

signs; in vincet Lamour paying the plas forts don't serie

### raciens concerts a moestoit IXXX deux voin ? Punisson.

THE LEGISLES THE PROPERTY CHIEFORN SOLD STORE STREET

De la musique ancienne des Arabes. — Les deux chanteuses appelées Djerràdah Ad ou les cigales des Ad. — Des chanteuses, comme luxe. — Abd Allah et son père Djoudân; le poète Oméyah fils d'Abou 1-Salt. — Abd Allah lui donne ses deux chanteuses.

gold and and antiques of the control of the control

La cantatille de Molaïkah fut longtemps conservée dans les chants publics. On la chantait encore avec enthousiasme à Bagdad, à Basrah, à Moussoul (le vrai nom est Maûssil), sous les règnes d'Emin et de Mâmoûn, tous deux fils de Haroûn el-Rachid. Elle avait alors, sans aucun doute, un tout autre air que celui que dut improviser la chanteuse d'Ohaïhah. Les règnes de ces trois kalifes et aussi celui de Motacem qui les suivit, furent les beaux temps de la passion musicale chez les Arabes; alors vivait Ishâk (Isaac), la plus belle et la plus sympathique voix qui ait peut-être retenti parmi les Arabes; nous aurons souvent à en parler. Avant l'islamisme, la musique n'était guère qu'une psalmodie peu ambitieuse, que variait et brodait la chanteuse ou le chanteur, selon son goût, selon son émotion, selon l'effet que l'on voulait produire. Ces variations ou plutôt ces caprices, ces fioritures se prolongeaient à l'infini, sur une syllabe, sur un mot, sur un hémistiche, de telle façon qu'en chantant une cantilène de deux ou trois vers seulement, on en avait parsois pour des heures. C'est encore aujourd'hui la même méthode, la même manière; quel voyageur, quel touriste, en Egypte, n'a pas entendu chanter pendant une demi-heure et plus, sans s'arrêter, avec les deux seuls mots: yâ lêily, ô ma nuit!

Le timbre de la voix, sa flexibilité, ses vibrations, le sentiment qui faisait sonner ou frémir le timbre, différenciaient le mérite des chanteuses. La vivacité, la gaîté, la langueur amoureuse, étaient les ressources les plus puissantes et les plus sûres ; le vin et l'amour payaient les plus forts écots dans ces anciens concerts à une voix ou à deux voix à l'unisson.

Deux chanteuses, musiciennes, compositeurs, se firent une réputation brillante et une vie plus brillante encore, peu de temps avant l'islamisme. On les appelait, et l'histoire leur a conservé leur titre, les deux Djerrâdah Ad, ou les deux cigales des Ad, par allusion à deux célèbres chanteuses des Adides ou Béni Ad, lesquelles avaient, dit-on, le sobriquet de Djerrâdah, mais dont le nom était Youmâd et Youâd. Les Ad, si souvent cités dans le Koran (1), étaient des tribus de géants, vrais patagons de l'Arabie des plus vieux siècles... C'est comme si nous disions, nous, les deux cigales gauloises ou gaéliques.

Ces deux esclaves, d'où venaient-elles? Étaient-elles d'origine étrangère à l'Arabie? Étaient-elles esclaves noires ou esclaves abyssiniennes comme étaient et sont encore généralement les esclaves mâles ou femelles en Arabie? Les traditions n'en disent rien. D'après les légendaires, elles furent célèbres, et elles appartinrent à Abd Allah fils de Djoudân. Les esclaves chanteuses étaient un luxe des riches personnages. Ce luxe se continua; les kalifes avaient pour les fêtes de leurs palais, pour leurs festins, pour leurs orgies avinées, des chanteuses achetées à grands prix; et ces belles esclaves avaient les faveurs et les générosités de ces souverains orthodoxes, amis dévoués au vin, à la musique, et aux vers. Seulement, alors, les cours et les petits soupers étaient en-

<sup>(1)</sup> Voy. chap. 11, 22, 26, 38, 41, 50, 54, 69, etc.

core hantés et réjouis on parfois attristés par les chants joyeux, ou touchants, ou philosophiques des chanteurs et des musiciens. Avant l'islamisme, les chanteuses, et toujours elles étaient des esclaves, mais esclaves adorées de leurs maîtres, étaient en possession du chant et même de la composition musicale; c'était presque un monopole dont personne ne leur disputait les charmants bénéfices. Après l'islamisme, mais assez longtemps après, il y eut des chanteuses non esclaves, des chanteuses et cantatrices de profession. Aujourd'hui l'habitude et la profession existent encore... Nous reparlerons un peu plus loin de la musique, des chanteuses et des chanteurs.

Les denx cigales de Djoudân ont laissé des chants de premier mérite. En voici un qui est conservé dans la catégorie d'honneur appelée les cent airs choisis. C'est au point de vue musical que l'antiquité musulmane a établi et fixé ce choix. Mais comment retrouver la musique de ces cantilènes. Plus d'un maestro, plus d'un Félicien David serait encore plus curieux que moi de rencontrer ces souvenirs que le temps a dévorés. Le temps! Comment, à cet avaleur perpétuel, faire rendre gorge? Il vous répondra qu'à ces époques, comme chez les Grecs, on n'écrivait pas la musique; un air, comme encore à présent chez les musulmans, est une propriété; pour l'avoir il faut le demander au compositeur ou au chanteur, qui vous l'apprend de voix à voix. Ils n'ont pas d'autre moyen de transmission; écrire un air est pour eux chose étonnante, incompréhensible.

# CANTATILLE.

« Macîf n'a plus d'habitants, est devenu sauvage, et de même encore la vallée de Nakhlah, et aussi Rarîf.

« Me pourra-t-elle conduire de ces lieux abandonnés

jusqu'à ma tribu, ma chamelle mahrienne au pas facile et infatigable?

Ma belle Oumm Othmân, réjouis mon cœur; la moindre caresse de toi me fera tant de bien!

Nos oncles paternels, ces hommes au front noble et grand, sont du sang de Louäy; oui, certes! et nos oncles maternels sont du sang de Thakif (1).

Le chant de cette cantatille fut composé par les deux Djerrâdah d'Abd Allah fils de Djoudân.

ABD ALLAH; - SON PERE; - SES DEUX CHANTEUSES.

Abd Allah était un des riches Arabes de son temps. Djoudân, son père, vécut d'abord dans l'extrême misère, les deux mains dans la poussière. C'était d'ailleurs un mauvais sujet et un assassin, ne tenant à conscience aucune œuvre de mal quelle qu'elle fut. Son père et sa mère s'étaient fatigués de payer les rançons de ses méfaits. Enfin il fut expulsé de sa famille qui avait juré de ne le plus jamais recevoir.

Il se retira alors dans les vallées et ravins du territoire de la Mekke, ne sachant plus que devenir, adjurant la mort de le délivrer des horribles ennuis de la vie. Or, en rôdant près d'une montagne éloignée de la Mekke, il aperçut une ouverture; il y pénétra, espérant trouver quelque serpent qui lui donnât la mort. Djoudân ne voit rien d'abord. Il avance lentement;... il arrive à un serpent monstrueux au front duquel deux yeux brillent et pétillent comme deux flambeaux. Le serpent s'élance sur lui. Djoudân se précipite sur le reptile qui alors s'éloigne en tournant autour de la caverne comme pour revenir sur son adversaire. Djoudân fait un bond vers

<sup>(1)</sup> Thakif fut la souche d'une nombreuse tribu. — Louay est le nom du 8° aïeul de Mahomet.

la bête qui alors sisse un sissement de stridence saisissante. Djoudan avance encore; le serpent recule épouvanté, puis s'arrête. Djoudan s'arrête aussi, le fixe, l'examine,... réfléchit. « Est-ce que ce serpent, se dit-il, serait un être artificiel? » Et Djoudân se jette sur la bête, la saisit et l'étreint à deux mains,... regarde encore... C'était un serpent en or, ayant pour yeux deux rubis. Djoudân le brise, et en extrait les deux yeux. Puis il pénètre plus avant dans le souterrain et il aperçoit de grands cadavres d'hommes étendus sur des estrades et ayant près de la tête chacun un écriteau en argent, donnant à lire la date de l'inhumation. Djoudan examine de près; tous étaient des rois descendants de Himiar (1). Ils avaient des vêtements enrichis de broderies, mais tellement épuisés par le temps que tout ce que Djoudan en touchait s'en allait en poudre impalpable comme ces fines poussières qu'on voit se jouer au milieu d'un rayon de soleil, dans une chambre ou une tente. L'inscription d'un de ces vieux rois, appelé Noufaïlah quatrième arrière-petit-fils de Kahtân (le Joctan de la Bible) portait ceci : « Je suis Noufaïlah fils d'Abd el-Moudan... J'ai vécu cinquante ans. J'ai coupé, taillé, souillé la terre en dedans et en dehors. J'ai cherché les richesses, la gloire et la puissance; mais rien n'a pu me garantir de la mort. »

Au milieu de l'hypogée était un énorme tas de pierres précieuses, d'émeraudes, de perles, d'or, d'argent. Djoudân prit de tout cela tant qu'il en put porter. Et il sortit, ferma l'entrée du souterrain avec un bloc de pierre qu'il marqua de certains signes. Il retourna du côté de la demeure de sa famille, et fit parvenir une partie de ce qu'il avait recueilli, à son père, lui demandant d'être réintégré à la demeure paternelle et d'être pardonné. Le père pardonna; Djoudân rentra

<sup>(1)</sup> Noe fut le 8° aïeul de Himiar qui était frère de Sabâ. Himiar me paraît avoir été contemporain de Taré père d'Abraham.